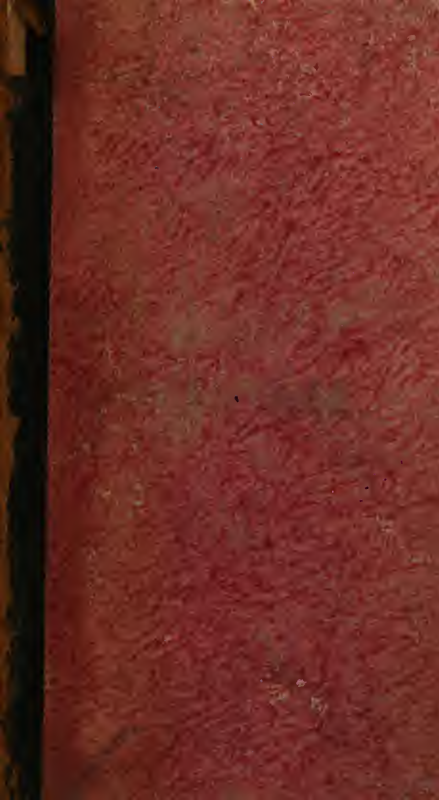
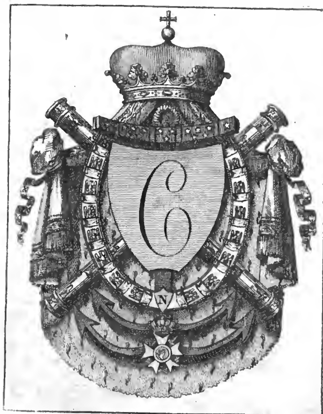



C
N

JULIE
DE S.T-OLMONT.

I.

Deux exemplaires de cet ouvrage ont été déposés à la Bibliothèque Impériale. Je saisirai ceux qui ne seront pas signés par moi.

Paris, 30 Messidor, an XIII.

JULIE DE S.T-OLMONT,

OU

LES PREMIÈRES ILLUSIONS DE L'AMOUR;

PAR MADAME* ***.

TOME PREMIER.



PARIS,

DENTU, Imprimeur-Libraire, quai des Augustins, n.° 22;

Et Palais du Tribunat, galeries de bois, n.° 240.

AN XIII. — 1805.



AVERTISSEMENT
DE L'ÉDITEUR.

L'AUTEUR de ce roman est une femme qui a été fort connue, fort aimée dans le monde, dont le mari et le frère ont occupé de grandes places. Elle a confié par son testament ses manuscrits à un ami de trente ans, homme de lettres, membre de l'Académie Française ; elle l'a constitué juge de leur mérite et arbitre de leur sort.

Si un écrivain, qui respecte le public et qui se respecte lui-même, est par le seul fait con-

*

vaincu de n'être pas mécontent de l'ouvrage qu'il publie, un simple éditeur est peut-être encore plus obligé de s'assurer du mérite des ouvrages d'autrui, qu'il livre à l'impression. Chargé du soin de la réputation littéraire d'une amie, j'ai sur-tout songé à ne la point compromettre; je me suis défié des illusions de l'amitié; j'ai examiné avec une attention religieuse et scrupuleuse son manuscrit, et l'impression qu'il m'a faite a été bien au-delà de mes espérances. J'ai renouvelé plusieurs fois cette expérience à des intervalles tantôt longs, tantôt courts, et le résultat a

été constamment le même. Je ne m'en suis pas rapporté à moi seul : j'ai communiqué le manuscrit aux personnes que j'ai connues pour les plus exercées dans ce genre de lecture, et qui n'y souffrent rien que de bon. L'expérience a par-tout eu le même effet. Encouragé par ces jugemens particuliers, j'ose présenter avec confiance cet ouvrage au jugement général.

Cependant l'incertitude du succès le plus mérité, le hasard des réputations, la crainte des critiques injustes, l'anathême lancé par Molière contre les *Femmes Savantes*, et

par contre-coup contre les *Femmes Auteurs*, dans le genre même qui est le plus de leur compétence; un préjugé beaucoup plus ancien, qui semblait interdire l'exercice du talent d'écrire à quiconque avait un rang ou une grande considération personnelle dans le monde, préjugé qui n'est pas tellement détruit qu'il n'en reste encore quelques traces; les égards que mérite une famille respectable et assez étendue, dans laquelle quelques personnes peuvent n'avoir pas entièrement secoué ce préjugé contraire aux lettres; tels sont les motifs qui m'empêcheront

de nommer l'auteur, hors le seul cas d'un succès véritablement fait pour honorer sa mémoire, car le succès couvre tout; et l'orgueil du Mortier, la morgue présidentale, n'a pu trouver mauvais, par exemple, qu'un président à Mortier ait fait l'*Esprit des Lois*.

Ceci n'est qu'un roman, mais d'un intérêt si touchant, d'une morale si douce, si aimable, si chère au cœur; où des nouveautés hardies ont toute la sagesse propre à les faire goûter; où les caractères de même genre sont si habilement distingués par les nuances; où les caractères contrastans sont si

fortement prononcés, qu'on y trouvera, j'espère, le double avantage de l'*utile dulci*.

Lectorem delectando pariterque monendo.

JULIE

DE SAINT-OLMONT.

LETTRE PREMIÈRE.

Madame la marquise de Saint-Geran, à madame la comtesse de Valville.

1.er Décembre.

Depuis un mois que j'ai le chagrin d'être séparée de vous, ma chère comtesse, il m'a été impossible de vous écrire. En arrivant à Paris, j'ai été accablée d'affaires, et quand je me suis appliquée quelques heures, ma santé qui se dérange de jour en jour, ne me permet pas le délassement d'écrire à mes amis.

— Tout me fatigue, et je me sens un tel attrait pour le repos, que cela me persuade qu'il m'est absolument nécessaire. — Si les affaires qui m'occupent ne regardaient que moi, j'abandonnerais tout ; mais les intérêts de mon fils sont pour moi d'un ordre bien supérieur à ceux qui me concernent.

En agissant pour lui, je ne songe jamais que je remplis un devoir : les règles sont établies pour les ames froides, le cœur d'une mère va bien au-delà de ce qu'elles prescrivent.

Sans le plaisir de voir mon fils, je ne pourrais, ma chère Émilie, me consoler de vous avoir quittée. — Je me rappelle sans cesse les momens que nous avons passés ensemble dans ce beau pays, témoin des jeux de notre enfance. — Partout je serais heureuse de vivre auprès de vous ; mais dans ce lieu, le plaisir de voir mon amie, m'était

encore plus sensible ; je n'y pouvais faire un pas sans me rappeler d'agréables souvenirs. — Les sensations passées, le sentiment présent se joignaient de manière que je n'y voyais qu'un tems, et jouissais de mon existence entière.

Je vous avoue que le regret de cette belle campagne, si animée par mes souvenirs, se mêle toujours à celui d'être loin de vous. Ma chère Emilie connaît trop bien mon cœur pour être blessée de ma franchise ; elle sait que, toujours inaccessible à l'amour, l'amitié a fait toutes mes jouissances, et que ce sentiment est bien plus vif dans une ame qui n'en connaît pas d'autre.

La baronne d'Antroche vous rend-elle des visites aussi fréquentes ; son goût pour l'esprit est bien fatigant ; elle ne veut rien dire comme une autre; et le contraste des idées

communes avec des expressions recherchées, rend sa conversation ennuyeuse et pénible.

Il est vrai que notre société était si bien assortie, que de nouveaux venus, quels qu'ils fussent, auraient eu peine à ne pas paraître importuns.

Comme nous cherchions des prétextes pour éviter les visites du voisinage, sans que la politesse en fût blessée, et quand on n'avait pu s'en défendre, quel plaisir nous sentions à nous retrouver en liberté !

Convenez, ma chère comtesse, que les attachemens formés dès l'enfance ont bien de l'avantage sur ceux qui ne commencent que dans un âge fait; jamais je n'ai fait connaissance avec vous; nous sommes arrivées ensemble à la vie; je n'ai rien vu avant de vous voir; vous êtes ma première idée; nos études,

nos jeux, tout ce que nous avons connu et senti, c'était toujours de compagnie ; nos souvenirs sont autant de liens qui nous attachent l'une à l'autre ; et c'est sans doute d'une amitié de cette espèce, qu'on a dit la première fois, qu'un ami est un autre soi-même.

Le baron de Saint-Olmont a perdu son oncle ; il est seul héritier ; la succession est considérable ; mais il faut aller la recueillir en Amérique, et partir promptement pour mettre ordre à ses affaires.

Il vint chez moi hier. Après les premiers complimens, il me dit : Je viens, madame, vous demander une grace, je serais fort malheureux si vous me la refusiez. Il s'agit de ma fille, c'est ce que j'ai de plus cher au monde. Sortie de couvent il y a huit jours, je ne veux pas qu'elle y rentre ; l'éducation qu'on reçoit est trop bornée pour une

fille de son age ; donnez-moi, Madame, la marque de bonté, de la garder auprès de vous jusqu'à mon retour ; elle y acquerra tout ce qui lui manque. J'étais le meilleur ami de M. le marquis de Saint-Geran ; c'est au nom de cette amitié, et de la bienveillance dont vous m'avez toujours honoré, que j'implore une grace qui peut seule assurer mon repos pendant mon absence.

L'étonnement d'une proposition à laquelle je ne m'attendais pas, et qui me paraissait un peu indiscrète, lui laissa tout le tems de parler. Enfin il fallut répondre ; j'alléguai le dérangement de ma santé, qui me rend incapable des soins qu'il me demande. Que ferait cette jeune personne auprès d'une femme languissante, ramenée sans cesse par son état à ne s'occuper que d'elle-même.

Le baron m'assura que j'avais le meilleur visage, que ma maladie ne serait qu'un accident passager, que le plaisir de faire une bonne action me serait salutaire; enfin, Madame, ajouta-t-il, voudriez-vous que je fusse le seul à qui vous auriez refusé de rendre un service.

J'insistai encore sur l'ennui que sa fille trouverait chez moi, si ma maladie devenait plus sérieuse. — Tout fut inutile; ses prières devenaient plus vives à chaque objection. Vous savez comme je hais les caractères inflexibles; j'étais honteuse et fatiguée de ma résistance, je cédai à sa demande. Dès que mon consentement fut prononcé, le baron m'embrassa avec un transport de joie, dont je fus attendrie; tout me parut facile en le voyant si content. — Mais quand il m'eut quittée, je restai toute étonnée de l'engagement que je venais de pren-

dre, et très-embarrassée des moyens de le remplir. Adieu, ma chère comtesse, je ne puis écrire plus long-tems; le plaisir de causer avec vous m'a soutenu; je suis entièrement éteinte, il ne me reste que la force de vous aimer.

LETTRE II.

La même, à la même.

Jeudi, 20 Décembre.

Vous êtes inquiète de moi, ma chère Emilie, vous souhaiteriez que j'eusse recours aux plus habiles médecins; ne vous ressouvenez-vous plus que vous les croyiez tous des ignorans; l'inquiétude jette dans d'étranges contradictions. Votre inconséquence m'a fait sourire de plaisir : je ne serais pas plus raisonnable s'il s'agissait de vous; comme il n'est question que de moi, mon caractère tranquille me sauve de toute crainte. — Depuis quelques jours je suis mieux : le plaisir de voir mon fils me ranime; ses études sont finies; il vient d'entrer

au service ; il est continuellement sous mes yeux, c'est le plus aimable des enfans, et je suis la plus heureuse des mères, quoiqu'il soit convenu (je crois assez mal-à-propos) que la figure est une chose indifférente pour les hommes, je ne puis m'empêcher de regarder avec complaisance la jolie physionomie de mon fils ; son teint est frais comme celui d'une jeune fille ; ses traits, sans être réguliers, sont si bien assortis, qu'il ne s'y trouve rien qui ne plaise; sa physionomie fine et variée selon ses divers sentimens, conserve toujours l'expression de la douceur etde la bonté; quand il sourit, il est charmant ; toutes ses manières ont un agrément particulier, qui le distingue des autres jeunes gens.

Vous savez qu'il n'a que quinze ans et demi : sa pénétration est étonnante pour cet âge ; loin d'être

rebuté par les choses difficiles, il veut comprendre tout ce qu'on lui enseigne, et ne quitte jamais l'étude sans avoir saisi les questions qui lui ont été présentées.

Son gouverneur, M. Dumont, lui reproche trop de variété dans ses goûts. Peut-on attendre beaucoup de tenue de la part d'un enfant. Il dit encore que mon fils est volontaire et obstiné avec douceur, ardent pour tout ce qu'il désire, et paresseux pour tout ce qu'il doit faire. Au collége, on ne pouvait le déterminer à écrire à ses parens. Par-tout il arrivait le dernier, même à la récréation, qui ne lui plaisait guère; mais s'il s'agissait de sortir, son gouverneur n'avait pas un moment de repos. Ce jeune homme, dit-on, est négligent, n'a pas la moindre idée d'ordre; son étourderie et son imprudence sont extrêmes. Quand il s'agit de satis-

faire ses fantaisies, il ne voit que le but où il aspire, et jamais les inconvéniens.

Voilà les discours dont on me fatigue à tout instant : ces gens-là même, avec du mérite, ne peuvent s'empêcher d'être pédants.

Est-il raisonnable d'exiger qu'un enfant soit sans défauts; ceux qu'on reproche à mon fils, sans doute fort exagérés, ne sont pas d'une espèce bien grave. Il a le cœur excellent, et un bon cœur n'est-il pas la source de toutes les vertus.

Pardon, ma chère amie, de tous ces détails ; il est bien difficile de ne pas trop parler sur l'idée qui nous domine.

Je vais répondre à la curiosité que vous me témoignez sur la suite de mon histoire avec le baron. Dès le lendemain du jour où j'avais consenti à me charger de sa fille, il l'amena chez moi à midi. Je ne

l'avais jamais vue ; sa figure me surprit et me charma. Une physionomie qui inspire de l'inclination à la première vue, est un don de la nature bien précieux, ce fut toujours pour moi l'indice d'une belle ame, et l'expérience n'a jamais démenti mon opinion.

Vous sentez bien que je ne parle pas seulement de la beauté des formes, ce n'est que le plaisir des yeux où le cœur n'entre pour rien ; c'est uniquement dans l'expression que réside la puissance de faire naître toute espèce de sentiment : la beauté qui n'inspire que l'amour est privée de la moitié de sa puissance, son empire doit s'étendre sur tous les cœurs, et y produire un intérêt indépendant de l'attrait que les hommes ont naturellement pour les femmes.

Julie de Saint-Olmont remplit parfaitement cette idée ; si sa figure

parait faite exprès pour l'amour, elle inspire nécessairement la bienveillance et l'amitié. Les femmes qui pourront la regarder sans jalousie, ne pourront la voir sans intérêt. Elle plaira infiniment aux gens qui ont du goût, elle plaira encore à ceux qui en manquent : car s'il faut un tact très-fin pour sentir tous ses charmes, elle en a qui sont à la portée de tous les esprits ; la douceur et la bonté plaisent également à tout le monde.

Julie a l'air noble, mais ce n'est point d'une manière qui impose et tient à distance ; au contraire, l'affabilité répandue sur ses traits inspire la confiance. On l'aimera au village comme à la cour ; et les enfans et les vieillards, également désintéressés auprès des femmes, se sentiront de l'inclination pour elle.

Avec de tels avantages on pourrait se passer d'être régulièrement

belle ; ses yeux ont une expression de bonté et de tendresse que je n'ai vue qu'à elle : chacun de ses regards annonce un sentiment aimable, on y lit le desir d'obliger tout ce qui l'approche, on y voit de l'eprit, de l'amour et de la décence. Enfin jamais des yeux ne dirent tant de choses. Julie n'a que quatorze ans, mais elle est très-formée, sa taille est charmante, tous ses mouvemens sont aisés et agréables ; sa raison est tellement au-dessus de son âge, qu'elle n'acquerra plus que par l'experience, qui, en apportant toujours de nouvelles lumières est la leçon de toute la vie.

Timide avec esprit, si elle est souvent embarrassée, jamais elle n'est décontenancée; douée d'une extrême sensibilité, son humeur n'en est pas moins d'une égalité parfaite ; enfin, c'est une fille char-

mante ; et depuis trois semaines que nous demeurons ensemble, je m'y suis déjà fort attachée.

Adieu, ma chère comtesse ; quand je cause avec vous, je ne puis rien omettre de mes pensées ; l'amitié, qui me donne ce besoin, ne veut pas que je vous en fasse d'excuses.

LETTRE III.

Julie à Sophie.

25 Décembre.

Que d'évènemens en moins d'un mois! Je n'éprouvai jamais tant de sentimens différens dans un si court espace. Je te conterai tout, ma bonne amie; car, en t'en faisant le récit, ce sera avoir eu deux fois le même plaisir.

Je remonte à la veille de ma sortie du couvent. J'étais vivement affligée de notre séparation, mais j'avoue que quelques idées agréables se mêlaient à mon chagrin. J'allais entrer dans le monde, commencer une nouvelle vie, mille espérances confuses agitaient mon cœur; je ne pouvais pas dire ce que j'espérais: mais moins mes idées étaient cir-

conscrites, et plus elles entraînaient mon imagination. Voilà pourquoi je parus distraite et moins affligée que toi. Sophie qui m'en a fait un reproche, est trop juste pour ne pas sentir, en y réfléchissant, que la différence de notre situation devait changer quelque chose à la forme de nos regrets. Tu n'avais qu'une pensée, je ne pouvais m'empêcher d'en avoir mille, et je suis convaincue que si nous eussions changé de place, tout se serait passé de même.

Souviens-toi, mon amie, comme malgré le froid je t'arrêtai au jardin. Je ne pouvais consentir à une séparation qui me semblait commencer celle du lendemain. Et comment ne regretterais-je pas vivement une amie à qui j'ai donné tout mon cœur, quand j'éprouve, même pour les choses insensibles, que je ne puis rien quitter sans peine ?

Après que la mère Sainte-Placide eut appelé ma chère compagne en la grondant de s'exposer à gagner un rhume, je profitai de la liberté de rentrer plus tard; et traversant le parterre, j'allais m'asseoir dans le grand berceau. C'est là que je songeai à mon amie; le plaisir de la voir ne suspendait plus la crainte de la perdre, et je sentis toute l'amertume de notre séparation. La lune éclairait des objets que je n'avais jamais vus qu'avec indifférence, et je ne pus m'empêcher de soupirer en pensant que je ne les reverrais peut-être jamais. Un léger bruit me fit peur, je regagnai ma chambre; et en songeant que tu étais enfermée dans la tienne, je me mis à pleurer amèrement. Chaque soir, en me couchant, je savais que nous passerions le lendemain ensemble; et cette fois, je ne m'éveillerais que pour voir arriver l'heure de te quitter.

Je m'endormis fort tard ; et comme je commençais à goûter quelque repos, le bruit qu'on fit pour transporter mes meubles, m'éveilla en sursaut : ma gouvernante s'agitait, criait qu'on n'oubliât rien, me pressa de me lever, en répétant toujours : Monsieur votre père va venir, et vous ne serez pas prête.

Je ne pouvais me résoudre à faire aucune action, je sentais qu'elles tendaient toutes à m'éloigner de mon amie. Tu arrivas, ma chère Sophie, et nos adieux doivent t'être présens ; mais tu ne sais pas la douleur que j'éprouvai quand après t'avoir contemplée dans l'attitude la plus expressive, le corps à moitié penché hors la porte de clôture, je vis la portière étendre le bras pour te repousser, et fermer rudement la porte : le bruit de la grosse clef m'arracha un cri.

Mon père en parut surpris. Je

croyais, dit-il, que le jour où vous sortiriez du couvent serait un jour de joie, et je vous vois en pleurs au moment où je viens vous chercher pour demeurer auprès de moi. Ne sachant que répondre à ce reproche, je pris sa main, que je baisai tendrement. Il leva ma coiffe, et me considérant avec une affection vraiment paternelle, il me serra dans ses bras. Encouragée par ses caresses, je lui dis : jugez mon père, par ce que vous venez de voir, quelle serait ma douleur si jamais j'étais séparée de vous !

Arrivée à la maison qu'il occupe, il eut la bonté de me conduire à l'appartement qu'il m'avait destiné.

Alors arrivèrent des ouvriers de toutes espèces; on me coiffa, on me para; je choisis des étoffes; j'étais étourdie de ces nouveautés, et prenais peu de part à tout ce qui m'arrivait. Cependant j'avouerai à

mon amie, que quand on me plaça vis-à-vis d'une grande glace, où on se voit toute entière, je pris plaisir à me trouver bien.

Mon père avait quelques amis à dîner, c'était d'anciens militaires; on lui fit beaucoup de complimens sur ma figure. J'étais embarrassée, je parlai peu. Le lendemain on me mena à la comédie : Ah! ma chère Sophie, c'est un plaisir délicieux que la comédie. On donnait une pièce qui s'appelle *la Gouvernante;* j'ai pleuré depuis le commencement jusqu'à la fin. Quand je pouvais penser à quelque chose, je regrettais que tu ne partageasses pas ce que j'éprouvais : tu manquais à mon plaisir, quoiqu'il fût extrême. Tout ce que je désire à présent, c'est que nous puissions aller à la comédie ensemble.

On m'a menée aussi à l'opéra; j'avais tant entendu parler de la sur-

prise que j'éprouverais, qu'elle n'a pas eu lieu : mes yeux ont été agréablement occupés par le spectacle, mais mon cœur n'a point été ému comme à la comédie. Après qu'on m'eut promenée ainsi pendant une semaine, nos fêtes se sont changées en jours de deuil. Mon père a reçu la nouvelle de la mort de son frère : n'ayant jamais vu mon oncle, qui habitait en Amérique, je n'ai pu être affligée de sa perte ; mais la résolution que mon père a prise d'aller recueillir sa succession, m'a vivement affectée : être séparée de lui au moment de notre réunion, le voir entreprendre un voyage aussi long, aussi périlleux ; les dangers de la mer et du climat se réunissent pour ne point laisser de bornes à mes inquiétudes. Un malheur si subit me consterna ; je pleurai beaucoup : mon père se montra fort sensible à ma douleur, ses caresses

me calmèrent en ajoutant à mon attendrissement.

Comme on a beaucoup plus de besoin de conter ses peines que de parler de ses plaisirs, je ne puis te dire, ma chère amie, tout ce que j'ai souffert de la maladie de ma gouvernante, qui l'a empêchée de se rendre au couvent depuis que j'en suis sortie. — J'aurais pu t'écrire par une autre voie, mais la maîtresse de pension aurait lu ma lettre; et qu'aurait-on dit de l'opéra et de la comédie! D'ailleurs, en découvrant toutes mes pensées, je ne veux les mettre que sous les yeux de mon amie. Ma bonne même en qui j'ai confiance, ne recevra demain ma lettre que bien cachetée; les tiers, quels qu'ils soient, sont toujours des profanes entre deux amies.

Je me suis contentée de faire demander de tes nouvelles, et de te

faire savoir la mort de mon oncle.

Je reviens à mon histoire ; car tout ceci en est une, pour une personne à qui il n'était jamais arrivé aucun événement.

J'espérais retourner auprès de toi; mais mon père qui n'aime pas les couvens, avait résolu de me confier à une dame de ses amies. Je n'appris cet arrangement, que quand il fut terminé : il n'était plus tems de faire des objections, d'ailleurs je respecte sa sagesse, et sa volonté sera toujours ma loi.

Le lendemain, nous nous rendîmes chez madame la marquise de Saint-Géran, je ne puis t'exprimer mon embarras, et mon chagrin d'aller m'établir chez une personne qui m'était inconnue. Tout cela s'était passé si vîte, que je n'avais pas eu le tems d'accoutumer mon esprit à cette idée : le cœur me battit, pendant la route; je me re-

présentais cette dame sous la forme la plus désagréable, et je me sentais gêné de sa présence avant de l'avoir vue. Quand le carrosse s'arrêta, j'eus à peine la force de descendre. On nous annonça, mon père entra le premier, et je me tins derrière lui, pour ne voir la dame que le plus tard possible ; ce ne fut qu'au son d'une voix dont les douces inflexions me rassurèrent, que j'osai lever la tête. Quelle fut ma surprise, quand aulieu d'une figure vieille et sévère, j'aperçus une femme belle comme un ange. Cette comparaison lui est si bien appliquée, qu'il semble qu'on l'ait inventée pour elle. Je n'ai jamais vu une physionomie si ouverte, tout en elle annonce la bonté, et je me sentis à mon aise dès qu'elle m'eut parlé. La marquise a trente-trois ans ; je ne lui en aurais pas donné vingt-cinq. Ses traits délicats et réguliers sont ac-

compagnés d'une sérénité qui ne l'abandonne jamais. — Si on voulait peindre le repos dans tout ce qu'il a d'aimable, il faudrait la prendre pour modèle.

Quoique sa santé soit bien languissante, son humeur est toujours douce; tout ce qui compose sa société, même les nouvelles connaissances, paraissent lui être fort attachées. Elle est adorée dans son domestique, et sa maison est le séjour de la paix, chacun croit être chez soi, tout le monde remplit ses devoirs, et personne ne souffre de la dépendance. Madame de Saint-Géran est fort riche, et sa fortune est la jouissance des autres, bien plus que la sienne. Restée veuve fort jeune, elle n'a point voulu se remarier à cause de son fils; l'amour qu'elle a pour lui est au-dessus de toute expression, c'est le seul objet qui ait la puissance de la

tirer du calme qui lui est habituel.

Le comte de Saint-Géran a dix-huit mois plus que moi ; mais il n'est encore qu'un enfant, et ma gravité me donne bien l'air d'être son aînée. J'ai pensé dire ma raison. L'amie à qui je dois d'être plus réfléchie qu'on ne l'est ordinairement à mon âge, m'aurait passé cette expression.

Le comte est d'une figure très-agréable, la tendresse qu'il a pour sa mère le rend intéressant.

Nous menons ici une vie délicieuse, la marquise est toujours occupée des plaisirs des autres. Les jours où nous dînons seuls, sont les plus agréables; alors, il n'est plus question de s'observer, la confiance et la gaité sont les seuls guides, l'esprit et le cœur sont à l'aise, on sent qu'on n'a absolument rien à craindre ; aussi, quoiqu'on doive se retrouver le soir, on a toujours de la peine à se séparer. C'est mon-

sieur Dumont, le gouverneur du comte, qui insiste pour qu'il aille prendre sa leçon de mathématique; car son élève se fait toujours prier pour quitter sa mère.

Je fais alors une lecture à la marquise, ou je vais achever ma toilette. Elle ne reçoit du monde qu'à sept heures; la société qui se rassemble chez elle, quoique nombreuse, est choisie; il y règne beaucoup de politesse et point de cérémonie. Je m'y trouve plus à mon aise qu'aux dîners de mon père. Il y a, les soirs, plusieurs amis particuliers qui restent toujours à souper: cette société familière entretient un ton aisé, même quand il survient beaucoup d'étrangers.

Si je regrette le couvent, tu dois, Sophie, m'en savoir beaucoup de gré; mais ce n'est point ainsi que mes regrets s'arrangent, c'est dans

cette maison que je voudrais que nous demeurassions ensemble ; alors, je n'aurais plus rien à désirer que de savoir mon père heureux, et en bonne santé. Adieu, ma chère amie : voilà une lettre bien longue, j'avais besoin de te dire tout ce qui me regarde, et je me flatte que tu avais besoin d'en être instruite.

LETTRE IV.

La marquise, à la comtesse de Valville.

28 Décembre.

J'ai reçu hier une lettre de mon beau-frère le commandeur ; elle me donnerait de l'humeur, si j'étais susceptible d'en prendre. Imaginez, ma chère comtesse, qu'il est fort inquiet du séjour de Julie chez moi. Il blâme ma complaisance, et m'en fait presque une réprimande. Il craint que mon fils ne devienne amoureux d'elle, et que je n'aie la faiblesse de consentir à ce qu'il appelle un sot mariage, tandis que le comte est fait pour prétendre aux plus grandes alliances.

Vous connaissez l'orgueil et le

despotisme du commandeur, et vous imaginerez aisément comment il doit s'exprimer sur l'important sujet de la splendeur de sa race ; je ne vous le répéterai point.

C'est s'alarmer de bonne heure : mon fils n'est encore qu'un enfant, et vous savez que je n'approuve pas qu'on marie les jeunes gens avant que la nature et la raison leur aient donné le droit de devenir pères de famille. Quand cette époque sera arrivée, je m'attends à de grands débats avec le commandeur ; car, assurément, nos opinions seront fort opposées.

C'est une chose étrange, que, dans le mariage des gens du monde, la première de toutes les convenances, celle des personnes, soit la seule oubliée. — On veut que ses enfans soient riches, on désire qu'ils soient puissans, on ne s'embarrasse pas s'ils seront heureux.

Je ne me conduirai point par de semblables motifs, et dans une affaire qui décide du bonheur de la vie, celui de mon fils sera la première chose consultée.

N'en concluez pas, ma chère comtesse, que j'eusse la faiblesse de consentir qu'il fît un mariage contraire aux mœurs et même aux usages établis.

Le bonheur de mon fils étant mon premier objet, je veillerai avec soin, pour empêcher qu'il ne se trompe sur les moyens d'être heureux. Quel rôle joue-t-on dans une société dont on a bravé les préjugés? et si plus coupable encore, on en brave les principes, peut-on se sauver du malheur de la honte?

Hors de l'ordre, il n'est point de bonheur; s'il peut s'y trouver des plaisirs, ils ne sont ni purs, ni durables. Mon expérience doit gui-

der la jeunesse de mon fils, et mon amour pour lui me donnerait le courage de résister, s'il voulait sacrifier à la fantaisie d'un moment, le bonheur de toute sa vie. — Mais qu'il épousât une fille bien née, douée de tous les avantages qui font naître et durer l'attachement, que pourrais-je souhaiter de plus heureux !

Si un homme a bien de la peine à rester fidèle à la femme qu'il a choisie, comment espérer qu'il résiste à la séduction, à l'exemple, aux mœurs établies, quand il ne trouvera qu'un objet indifférent ou désagréable dans la compagne de sa vie.

La perte des mœurs, la ruine des familles, sont le résultat des unions mal assorties. — Sans doute il se trouve des exceptions en faveur des mariages contractés uniquement d'après les conventions re-

çues ; mais convenez qu'il faut être prédestiné, pour obtenir du hasard ce qu'à peine on peut espérer du choix et de l'examen le plus réfléchi.

Et les enfans, ce point de réunion si intéressant, qui, en fixant les époux à la même idée, achève d'identifier leur existence ! — Que deviennent ces malheureux enfans, entre un père et une mère qui se haïssent ou se méprisent ? Abandonnés à des soins mercenaires, ils sont tout-à-la-fois privés d'éducation et livrés au danger de l'exemple.

Dans la jeunesse, les plaisirs aident à supporter les chagrins domestiques. On existe si vivement dans le présent, si vivement encore dans l'avenir ! alors les jouissances s'accroissent de tout ce que l'espérance peut offrir. Que de ressources et de consolations contre le malheur!

Mais la vieillesse arrive, les infirmités la suivent, l'espérance s'anéantit ; et l'avenir, loin d'embellir, comme autrefois, le présent, détruit ou attriste toutes les jouissances ; chaque jour annonce des jours encore plus fâcheux ; et la prévoyance, si douce dans le bel âge, devient le tourment des vieillards. Que deviennent à cette époque les époux forcés de se réunir, parce que le monde les abandonne. S'ils se trouvent sans estime, et qu'ils aient mutuellement des reproches à se faire sur leur désordre, tourmentés sans cesse du chagrin de se voir et de l'impossibilité de se quitter, ils sont animés l'un contre l'autre de ce que l'aigreur a de plus piquant, et leur commerce devient aussi insupportable aux étrangers, qu'il l'est pour eux-mêmes.

Mon caractère paisible ne m'aurait pas permis d'imaginer un sem-

blable tableau, si je n'en avais vu l'original dans quelques familles, que des relations de parenté m'obligeaient de cultiver.

Ce n'est qu'aux hommes vertueux et bienfaisans qu'il est donné de conserver des jouissances dans la vieillesse ; comme ils n'ont eu que des plaisirs simples et naturels, rien n'est usé pour eux, leur ame reste jeune, et toujours accessible au plaisir et ouverte à la joie.

Si l'égoïsme resserre le cercle des jouissances, la bienfaisance l'étend à l'infini. — Cette réflexion me fait grand plaisir, car elle m'assure que ma chère Emilie sera toujours heureuse. — Notre goût mutuel pour moraliser ensemble, m'empêche de vous faire des excuses de mes longues digressions.

Je reviens à mon fils, pour vous dire que je souhaiterais vivement

que les craintes de mon beau-frère eussent quelque fondement. Mais le croiriez-vous? mon fils a vu, sans émotion, la beauté et les grâces; il a reçu Julie comme une sœur que je lui aurais présentée; il lui témoigne de l'amitié, de la complaisance, et ne songe pas si elle peut inspirer d'autres sentimens. Quand je lui demande ce qu'il pense d'une personne si aimable, il lui rend justice, il la loue, mais avec beaucoup de tranquillité. — Mon fils serait-il donc insensible! non, je n'ai point ce malheur à redouter. Il m'aime si tendrement! vous seriez touchée, ma chère comtesse, des soins qu'il a pour moi. Il perd toute sa gravité quand il me voit plus incommodée; ses yeux, qui suivent tous mes mouvemens, se remplissent de larmes au moindre signe de souffrance, c'est lui qui veut me servir; sa vivacité, ses plai-

sirs, tout est oublié, il ne voit plus que sa mère qui puisse l'intéresser. Je suis aujourd'hui d'un abattement extrême, ma lettre a été écrite à plusieurs reprises. Adieu ma chère Emilie.

LETTRE V.

Julie, à Sophie.

30 Décembre.

Dans ma dernière lettre je ne parlais que de mon bonheur ; un jour a tout changé, ma chère amie. J'ai éprouvé hier un chagrin, une mortification dont je ne puis revenir. Tu vas dire encore que ma sensibilité n'est pas réglée par la raison, que j'attache trop d'importance aux petits événemens, que j'en étends les conséquences à l'infini, comme si je prenais plaisir à me pénétrer toujours davantage de ce qui m'afflige ; je suis accoutumée à ce langage. — Mais, écoute, et juge si je n'ai pas raison d'être vivement blessée.

Hier au soir, la marquise se trouvant plus incommodée, s'est mise au lit de très-bonne heure; une légère indisposition m'avait retenue dans ma chambre, et je ne l'avais point vue de la journée; quand je descendis pour lui souhaiter le bonsoir, elle me dit : Julie, j'ai reçu des nouvelles de votre père, je vais vous donner sa lettre, elle est écrite de Cadix avant son embarquement. Elle a tiré de sa poche un papier qu'elle m'a remis; je ne l'ai point ouvert dans sa chambre, de crainte de retarder son sommeil; mais courant à la mienne avec le plus vif empressement, j'ai pensé déchirer la lettre pour la lire plus vîte. Juge de mon étonnement, en trouvant une écriture qui m'est étrangère; j'allais refermer le papier, quand le nom de mon père et le mien ont frappé mes yeux et excité ma curiosité. C'est peut-être l'envie de la

satisfaire, qui m'a persuadée que madame de Saint-Géran ne s'était point trompée, et que la lettre était d'une personne qui avait vu mon père et écrivait de ses nouvelles.

Je me suis laissé aller à lire cette lettre, et puis je l'ai relue; je voulais t'en envoyer une copie, afin que tu partageasses mes sentimens, c'était le seul soulagement à l'agitation où j'étais; ensuite, j'ai craint que ce ne fût une espèce d'infidélité pour les secrets de la marquise. Je me suis arrêtée, et puis la tentation est revenue; restée long-tems en balance entre le desir et le scrupule, je prenais ma lettre et la rejetais sur ma table; enfin, pendant mon incertitude, je l'ai lue tant de fois, que je me suis trouvée la savoir par cœur. Elle est bien à moi à présent, et il me semble que je puis te l'envoyer sans faire mal, d'autant plus que je n'ai point imaginé

cet expédient pour m'arranger avec ma conscience; cela s'est fait tout seul, par l'habitude que j'avais au couvent, d'apprendre pour exercer ma mémoire. Eh bien! voilà cette méthode que j'ai tant blâmée, parce qu'elle porte l'attention sur les mots et fait glisser sur les idées, qui m'a été d'un grand secours. Sophie a raison, il faut beaucoup attendre pour juger. Voici cette lettre, elle est du commandeur de Saint-Géran, beau-frère de la marquise.

« Je suis fâché, ma chère sœur, que vous ayez à vous plaindre de votre santé; vous autres, femmes délicates, qui ne faites point d'exercice, vous avez des maladies auxquelles les hommes n'entendent rien. C'est mon neveu qui m'a instruit de votre état, car enfin il m'a écrit. Il y avait deux mois que je

n'avais entendu parler de lui; il serait pourtant nécessaire qu'on apprît à ce jeune homme à connaître ses devoirs, et à les remplir; il n'a plus de père, je suis le chef de la maison, et cela obligerait à quelques égards. Mais c'est un enfant gâté, je souhaite pour vous, ma sœur, qu'il ne soit pas un jour un enfant dénaturé, car l'un est le chemin de l'autre.

« Il est doux et efféminé, cela paraît charmant dans un cercle frivole, mais ce n'est pas ce qu'il faut dans notre métier. L'enfant qui perd son père est bien à plaindre, les femmes ne sont pas faites pour élever des hommes. — Mon neveu a déjà pris toute la mollesse de vos expressions; je vais mettre devant vos yeux un passage de sa lettre qui m'a fort choqué : outre que ce sont des fadaises qu'il ne convient point d'écrire à un homme de mon caractère, je vois le principe d'un danger sur

lequel il est nécessaire de vous éclairer. Voici ses paroles, jugez-en vous-même. — Maman a pris chez elle la fille de M. le baron de Saint-Olmont, c'est une sœur qu'elle m'a donnée, je voudrais qu'elle la fût réellement; mais quand cela serait, je ne pourrais pas l'aimer davantage. On l'appelle Julie, elle est belle comme maman et mériterait d'être sa fille, car elle est douce et bonne comme elle, tout le monde l'aime; quand vous la verrez, mon cher oncle, vous en serez charmé.

« Dites-moi, ma sœur, est-il digne d'une femme raisonnable d'élever ces deux jeunes gens ensemble? Le baron est à peine gentilhomme; un nom inconnu, des services subalternes; que voulez-vous faire de tout cela, ma sœur?

« La petite personne profitera de ses avantages; car, quelque jeunes

que soient les femmes, elles ont toujours le talent de nous tromper; mon neveu tombera dans le piége comme un sot, et madame la marquise est si bonne, qu'elle croira faire une action généreuse en consentant que son fils fasse une sottise.

« Je conviens que le baron est un brave et galant homme; mon frère l'aimait, il en avait même reçu quelques services; cela mérite des égards. Mais, ma sœur, les égards doivent se mesurer aux personnes? Il ne faut rien confondre; cet homme est dans la classe des gens qu'on accueille avec bienveillance, qu'on retient à dîner les jours où l'on vit en famille, qu'on protège dans l'occasion, mais avec qui on ne marche pas sur la même ligne.

« Cette prétendue bonté, qui vous attire tant d'éloges, ne vous laisse

faire aucune distinction; tout le monde a le même droit à votre politesse; on voit chez vous un bourgeois à côté d'un homme titré : il semble que quand on dit que quelqu'un est aimable, il soit décidé qu'il peut être admis par-tout. Dans ma jeunesse, la société était mieux assortie; tout se gâte depuis que je n'habite plus Paris. Je vous le dis franchement, vous ne soutenez pas avec assez de dignité le rang dans lequel vous êtes placée. J'ai de l'expérience, et je vous assure que cette faiblesse, qu'on nomme bonté, et dont on fait tant de bruit, n'est, à mes yeux, qu'un moyen d'être dupe de tout ce qui nous entoure; vous l'avez éprouvé souvent.

« Au reste, je vous laisse agir à votre fantaisie dans toutes les choses qui vous regardent seule; mais, quand il sera question de l'honneur de ma race et de l'aîné de ma mai-

son, je ne souffrirai pas qu'on en dispose au gré d'un caprice. Mon neveu doit prétendre aux plus grandes alliances; sans doute, ma sœur, vous êtes du même avis, et je m'échauffe peut-être trop tôt; mais l'occasion de m'expliquer sur un sujet si important s'étant présentée, je n'ai pas voulu la laisser échapper.

« Je compte faire un petit voyage à Paris, cet été. Je vous communiquerai mes vues pour l'établissement de mon neveu. Un fils unique ne peut être marié de trop bonne heure; notre métier est scabreux; un boulet de canon a bientôt renversé toutes les espérances d'une famille. Adieu, ma chère sœur, je vous souhaite une meilleure santé, et suis, avec tous les sentimens d'un frère, votre très-humble serviteur,

Le commandeur DE ST-GERAN. »

A présent, ma chère Sophie, mettez-vous à ma place, et convenez que je dois être bien mortifiée de me voir traitée avec tant d'injustice et de mépris. Cet homme est bien malhonnête, de soupçonner d'artifice une jeune personne qu'il n'a jamais vue, et dont il ne sait rien que l'éloge trop flatteur qu'en a fait son neveu. Si le mal existe, pourquoi en faire l'application sans fondement? Il faut être bien méchant pour soupçonner ainsi tout le monde.

Et, de quel droit ose-t-il m'accuser de tendre des piéges à son neveu? Qui lui a dit que j'ambitionnais de porter son nom? La pensée ne m'en serait jamais venue, et, à présent qu'on l'a mise sous mes yeux, je ne me sens touchée d'aucun des avantages de cette alliance, excepté de celui de nommer ma mère une femme comme la marquise.

A l'égard du jeune homme, quoique ses éloges aient causé mon chagrin, je ne puis que lui savoir gré d'avoir parlé de moi d'une façon si obligeante; je le plains d'avoir un oncle dont le caractère dur et farouche pourra l'exposer à beaucoup de tourmens.

Quel langage, adressé à la plus tendre des mères, à la meilleure des femmes! Je n'avais pas l'idée d'un semblable caractère, et, si l'expérience m'amène souvent d'aussi tristes lumières, j'en dirai autant de mal qu'on veut que j'en pense de bien.

Le premier mouvement de colère passé, je me trouvai fort embarrassée pour rendre cette lettre à la marquise. Le mensonge m'est si étranger, qu'il ne me vint pas même à la pensée de dire que je ne l'avais pas lue. Dans quel embarras allait se trouver madame de Saint-Géran,

en me voyant instruite du mépris qu'on me témoignait dans sa famille! Et pour moi, quelle contenance allais-je avoir, vis-à-vis d'une femme à qui on assurait que je voulais séduire son fils? Que cette entrevue me peinait! Je me voyais entrant dans la chambre de la marquise; toute ma personne m'embarrassait, et je me sentais honteuse de moi-même, sans avoir rien à me reprocher.

Cependant je voulais voir la lettre de mon père; et comment la demander sans rendre celle qu'on m'avait donnée par méprise? Toute la nuit se passa à chercher ce que je dirais, et, le matin venu, je descendis chez madame de Saint-Géran, sans avoir pris aucun parti. Quand j'entrai elle était encore au lit, et, ouvrant doucement son rideau, elle aperçut sur mon visage tout ce qui se passait dans mon ame. Sans par-

ler, elle m'ouvrit ses bras d'une manière qui m'invitait à m'y jeter, et ma confusion fut étouffée dans ses embrassemens.

Quand je parus rassurée, elle me dit : Je me suis aperçue ce matin de l'étourderie que j'ai faite ; je suis au désespoir, ma fille, du chagrin que vous recevez chez moi ; si vous lisiez dans mon cœur, vous seriez bien convaincue que l'accomplissement de ce qu'on redoute ferait le bonheur de ma vie. Plaignez-moi d'avoir un parent qui ne connaît aucun égard, et oubliez des discours extravagans, qui ne méritent pas la moindre attention. Quelle famille ne serait pas honorée de l'alliance d'une fille telle que Julie !

Répéter les paroles de la marquise, ce n'est pas te les faire comprendre. Son air, ses regards, leur donnaient une signification si douce, qu'il était impossible de n'en pas être pénétré,

Jamais je ne reçus des caresses si sensibles, car je n'ai point connu celles d'une mère ; mon père m'aime beaucoup, mais ce n'est pas la même chose ; sa tendresse est plus grave, l'expression en est plus mesurée.

Les caresses de la marquise faisaient couler mes larmes, mais j'avais du plaisir à pleurer ; il n'était plus question d'être humiliée ; au contraire, je me sentais fort relevée dans ma propre opinion. Depuis ce moment, où nos ames se sont si bien entendues, notre intimité s'est accrue ; je l'aime comme ma mère, et me sens libre avec elle comme auprès de mon amie.

L'état languissant de sa santé m'afflige. On craint que sa poitrine ne soit attaquée ; j'ai vu avant-hier une de ses femmes qui se cachait pour pleurer. Sa douleur m'a donné l'idée d'un danger que je ne pourrais envisager sans frémir ; j'en suis

restée toute troublée. Mais la marquise est dans la force de l'âge, son teint est animé, sa beauté dans tout son éclat; c'est l'attachement qu'on a pour elle qui cause des alarmes sans fondement.

Mon père se porte bien; adieu, ma chère Sophie; je te supplie d'être fort en colère contre ce vilain commandeur qui outrage ton amie. J'ai déjà peur de son arrivée; je me le représente affreux et d'une grandeur démesurée; il me cause autant d'effroi que la statue du commandeur, dans le Festin de Pierre, qui me fit jeter un cri. Mais tu n'as pas vu cette pièce. Bonsoir, mon amie; tu me manques également dans mes peines et dans mes plaisirs.

LETTRE VI.

Sophie, à Julie.

28 Janvier.

Je conviens, ma chère Julie, que l'injustice du commandeur a dû blesser vivement une ame délicate comme la vôtre, mais cette impression ne doit pas avoir de durée. — Les jugemens d'un homme qui ne vous connaît point, et qui n'a mauvaise opinion de vous que parce qu'il pense mal de toutes les femmes, doivent-ils avoir la puissance d'altérer votre tranquillité ? Cet homme n'a rien de commun avec toi, jamais tu ne dépendras de lui ; pourquoi donc t'affliger de ce qu'il existe à cent lieues de toi un être ridicule. Tu en rencontreras bien d'autres qui seront aussi

extravagans que celui-ci. Et si tu vas t'affliger de toutes les injustices qui se commettent dans le monde, tu n'auras jamais un moment de repos.

Je vous l'ai dit cent fois, ma chère Julie : avec tous les dons de la nature et le plus aimable caractère, vous ne serez pas heureuse, si vous n'apprenez pas à régler votre sensibilité.

Je dis régler, et non pas diminuer; car en perdant la plus légère partie de celle qui vous caractérise, vous en seriez cent fois moins aimable. La sensibilité est la source de tous les plaisirs qu'on reçoit et qu'on donne, il faut l'entretenir comme le feu sacré. Mais cette mobilité d'ame qui fait qu'on s'affecte des petites choses comme des grands événemens, est une faiblesse qui ne mérite pas de porter le nom de sensibilité.

L'habitude de se laisser aller à toutes les impressions qu'on reçoit, de ne jamais se commander, devient à la fin une maladie morale qui dénature tous les jugemens ; alors rien n'est classé selon sa valeur, tout est hors de place, et les effets ne sont plus en proportion avec les causes. — Dans la jeunesse les habitudes n'ont pas encore toute la force qui les rend si difficiles à vaincre, il ne faut que vouloir, pour en triompher.

Qu'est-ce, par exemple, que ce malheureux penchant qui vous porte à étendre et analyser tout ce qui peut vous causer de la peine ? J'ai vu la finesse de votre esprit s'employer toute entière à ce funeste travail.

Je me suis dit souvent : il serait impossible de souhaiter à Julie une seule qualité, pour le bonheur des autres ; elle possède tout ce qui peut faire leur félicité. Mais en ten-

dant à la perfection, il semble qu'elle se soit oubliée elle-même, et n'ait travaillé que pour autrui.

En y réfléchissant, j'ai trouvé l'explication de cette singularité.

C'est la raison qui nous corrige des défauts nuisibles à notre bonheur ; c'est la bonté qui nous préserve des fautes qui pourraient nuire à celui des autres.

Julie, qui a beaucoup de raison pour raisonner, en manque absolument pour se dominer et se conduire. C'est à sa bonté qu'elle doit toute la perfection de son caractère ; je pourrais citer cent traits qui démontreront ce que j'avance ; je n'en rapporterai que deux qui me sont toujours restés présens.

Un jour, tu n'avais alors que dix ans, une sœur converse, à qui tu demandais quelque chose, ayant répondu fort brusquement qu'elle n'avait pas le tems, et qu'il ne con-

venait point à mademoiselle de Saint-Olmont de rien exiger avant que la fille du duc D**, fût servie, tu témoignas une grande colère, et courant à la maîtresse, tu demandas justice de l'injure reçue.

La sœur fut appelée, et grondée sévèrement de la différence qu'elle mettait entre les pensionnaires. Cette fille qui est bonne, quoique brusque, sentit sa faute, et se mit à pleurer amèrement. Alors, l'aimable Julie fondit en larmes, se jeta dans les bras de la sœur, en lui demandant cent fois pardon du chagrin qu'elle lui avait causé, en répétant : jamais, non jamais je n'accuserai personne. Depuis ce moment, sa patience ne s'est point démentie, et je l'ai toujours vu garder le silence sur tous les petits chagrins qu'elle a pu éprouver dans la maison.

Une autre fois, en sortant du

parloir, Julie raconta à ses compagnes les éloges qu'elle venait de recevoir sur sa beauté et l'élégance de sa taille qui était déjà formée; car elle avait près de douze ans, et était grande pour son âge.

La petite Desroches, crut voir dans ce récit un air de triomphe insultant pour elle; et prenant la parole avec beaucoup d'aigreur: Mademoiselle de St.-Olmont est bien contente d'être belle; mais si elle avait moins d'agrémens et plus de modestie, on l'estimerait davantage.

Cette apostrophe ayant attiré ton attention, tu n'eus pas plutôt jeté les yeux sur la pauvre Desroches, que frappée de pitié pour sa laideur et sa taille contrefaite, tu ne songeas qu'à réparer ton étourderie, en lui adressant des choses obligeantes, sans te souvenir qu'elle avait montré le dessein de t'offenser.

Tout le jour tu fus triste et em-

barrassée, et le soir, me tirant en particulier au jardin, tu me dis : J'ai fait une grande faute; elle me servira de leçon ; je me souviendrai que s'il est ridicule de parler de ses avantages, il est inhumain de s'en vanter devant les personnes que la nature a maltraitées.

Depuis ce jour, Julie est devenue la fille la plus modeste.

Tu n'as eu d'autre éducation que cette bonté active qui devine et saisit en chaque occasion ce qu'il y a de mieux à faire pour la satisfaction des autres. Ton esprit, tes lumières, tout part du cœur, et c'est ce qui donne à tes discours et à tes manières, un intérêt qui anime les moindres bagatelles, et te rend aimable d'une façon toute particulière.

Comme tu n'as point eu besoin du secours de la raison pour acquérir des vertus que ta sensibilité faisait

journellement éclore, il en est résulté que la plus utile de nos facultés a été négligée, celle qui assigne à chaque chose sa véritable valeur, et enseigne à se conduire avec sagesse et prudence.

Je soumets ces réflexions à mon aimable Julie, en l'exhortant, pour son propre bonheur, à étendre sa raison comme elle cherche à étendre ses vertus pour le bonheur de ses semblables.—Quatre années au-dessus de votre âge, dix-huit mois passés dans le grand monde, et sur-tout le malheur qui hâte l'expérience, me mettent à portée d'aider votre jeunesse. Profite de mes leçons, comme je tâcherai de me perfectionner par tes exemples.

C'est ainsi que des amies doivent s'entr'aider des différens dons qu'elles ont reçus de la nature, pour se donner mutuellement de nouvelles vertus.

Que deviendrais-je, ma chère Julie, si comme toi, je me livrais à tous les sujets de chagrin qui troublent la vie.

Sans parens, sans fortune, destinée à passer mes jours dans un cloître où tous les plaisirs me sont interdits, ne pouvant me résoudre, pour y trouver un état, à faire le sacrifice de ma liberté, je me vois, à près de dix-neuf ans, assujettie à la dépendance des pensionnaires, obligée d'assister souvent à des instructions qui conviennent à peine pour des enfans. L'avenir qui offre des idées si riantes à toutes les jeunes personnes, ne me présente qu'une longue scène d'ennui et de tristesse.

Cependant, au milieu d'une situation si fâcheuse, je cherche tout ce qui peut me distraire, j'abandonne mon destin à la providence, je ne songe point aux années, je

ne vois que les jours ; et s'il s'en trouve un où j'aie pu me rendre utile à la moindre personne de la maison, je me crois heureuse de vivre.

La lecture, quand je puis avoir des livres, suffit pour charmer mes ennuis; l'ouvrage me distrait, il porte à une douce rêverie ; la promenade me délasse de l'occupation, je m'attache à ne rien perdre de tous les plaisirs qui sont à ma portée; souvent, c'est le mépris que nous faisons des choses, qui nous empêche d'y trouver les ressources qu'elles peuvent donner. Mais tandis que j'arrache au malheur tous les momens que je puis lui dérober, Julie, dans sa brillante destinée, s'afflige pour des riens indignes de l'occuper. Je vois, même dans son récit, plus de sujet de plaisir que de peine : la tendresse de madame de Saint-Géran n'aurait pas eu occasion d'éclater,

sans l'incident qui l'a développée; et les témoignages naïfs de l'attachement de son fils, ne t'auraient pas été révélés. C'est une chose étrange que ce penchant de la plupart des hommes, d'appuyer sur le mal, et de glisser sur le bien. Je ne suis pas étonnée, qu'on craigne que Julie, ne fût trop aimée ; qui pourrait se défendre de ses charmes, j'en défierais même ce farouche commandeur qui la fait trembler. — Adieu, ma chère Julie, songe à ton bonheur ; il me consolera de tout ce qui m'est refusé.

Je cherche à me déshabituer peu-à-peu de l'usage de te tutoyer ; si nous nous trouvions dans le monde ensemble, ce ton ne serait pas con venable. Il faut se soumettre aux usages reçus ; les ignorer est un ridicule ; les braver une hardiesse qui choque, parce qu'elle emporte l'idée du blâme.

LETTRE VII.

Madame de St.-Géran, à madame de Valville.

2 Janvier.

J'ai pris part bien vivement, ma chère comtesse, aux inquiétudes que vous avez éprouvées pour la maladie d'un oncle qui mérite votre amitié. Il est hors d'affaire ; je vous en félicite de tout mon cœur.

J'ai une grande nouvelle à vous communiquer. Mon fils est amoureux ; vous vous attendez sans doute que je vais nommer Julie ; et quelle autre pourrait être l'objet de sa tendresse ? Elle est charmante, il la voit tous les jours ; il n'y a qu'elle ici dont l'âge convienne au sien. Rien n'est si naturel que cette conjecture,

et pourtant, ma chère comtesse, rien n'est si éloigné de la vérité.

L'objet de son goût vous surprendra autant qu'il m'a étonné. C'est la baronne de Vierville qui a su lui plaire ; elle est ma parente ; vous en avez entendu parler, mais vous ne l'avez jamais vue. Son âge passe cinquante ans. Belle autrefois, elle a conservé des traits réguliers, sur lesquels le tems a marqué son empreinte en les prononçant fortement.

Ses yeux noirs sont fort battus ; son teint brun a la fraîcheur d'une santé robuste, les plus belles dents du monde, la taille forte mais élevée ; toute sa figure est remarquable.

Ses regards, toujours en action, parcourent avidement tout ce qui se présente ; la tête haute, l'air hardi, une expression dans la physionomie, qui engage les hommes à lui pardonner son âge, et ne laisse pas

les femmes modestes sans quelque embarras.

Voilà l'aimable personne qui a touché le cœur de mon fils.

Depuis quelque tems je m'apercevais que la baronne lui faisait beaucoup de caresses ; elle louait sa figure, son maintien, l'interrogeait, applaudissait à toutes ses réponses, et l'assurait des succès qu'il aurait dans le monde.

Le jeune homme écoutait avec un plaisir extrême des éloges si nouveaux pour lui. A chaque conversation qu'il avait avec elle, je voyais l'amour-propre se développer en lui ; je n'en étais pas fâchée, parce que je désirais de le voir défait d'une timidité qui nuisait à son esprit et à son maintien. M. Dumont, plus clairvoyant que moi, m'avait déjà fait quelques plaisanteries sur les projets de la baronne. Je l'avais traité de visionnaire, et m'étais

obstinée à ne voir dans ses complaisances pour mon fils, que le desir de me plaire.

Avant-hier je fus éclaircie de la vérité, par les aveux naïfs du jeune homme. Permettez à une mère de vous faire ce récit. Nous étions seuls ; Julie était incommodée, et M. Dumont dînait dehors. Pendant que nous fûmes à table, mon fils était si distrait, qu'il n'entendait ni ne répondait à mes questions ; il s'agitait sur sa chaise, tirait sa montre, s'avançait pour regarder à la pendule si la même heure y était marquée.

Quand les domestiques furent retirés, il se leva pour venir auprès de moi, et puis se rassit sans rien dire. Il paraissait fort embarrassé pour entamer la conversation ; enfin, faisant un effort, il s'avança près de ma chaise longue.

Maman, voulez-vous me per-

mettre de-sortir? — De si bonne heure? où voulez-vous aller? est-ce quelque partie avec vos amis? — Non, maman. — M. Dumont n'est pas ici pour vous accompagner. — Depuis que je suis au service, vous avez permis que j'allasse quelquefois sans lui. — Il est vrai, mais ce n'est que chez vos parens. — Oui, maman, chez mes parens; c'est cela même. Madame la baronne, qui a mille bontés pour moi, m'a prié d'aller chez elle aujourd'hui à quatre heures. Vous n'aurez pas besoin de M. Dumont, a-t-elle ajouté; vous causez mieux quand vous êtes seul, et il faut bien vous accoutumer à paraître sans lui; vous n'irez pas à votre régiment avec un gouverneur.

Mon fils, qui avait eu tant de peine à parler, voyant que je l'écoutais avec attention, ne pouvait plus se taire; il continua. — Vous ne

savez pas, maman, combien madame de Vierville est bonne ; elle ne dédaigne point les gens de mon âge. Dans toutes les maisons où je vais, dès qu'on m'a demandé de vos nouvelles, on ne songe plus à moi, personne ne m'adresse la parole, et je reste des soirées entières sans oser parler, quoique je me sente honteux de ne rien dire. — Au contraire, madame la baronne est indulgente pour ma timidité, elle m'encourage.

Quand vous m'avez envoyé souper chez madame Derval, elle m'a fait placer à table à côté d'elle, et m'a toujours parlé. On a disputé sur la pièce nouvelle ; tout le monde était fort animé. Madame la baronne s'est penchée vers moi, et m'a dit à l'oreille : Je parie que, tout jeune que vous êtes, votre avis vaut mieux que celui de tous ces gens-là. — Je ne me souviens pas de ce que j'ai dit,

mais elle a beaucoup loué ma réponse. Cependant, j'étais si occupé de ses bontés, que, ne pensant pas à autre chose, il était difficile que je répondisse bien juste, d'autant plus qu'ayant baissé la tête pendant qu'elle me parlait à l'oreille, mes yeux s'étaient arrêtés.... Mais, maman, ce ne sont pas des choses que je doive vous dire; ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis que je suis au monde, je n'ai jamais passé une soirée aussi agréable.

Vous ne m'auriez pas reproché, comme vous faites souvent, d'être inanimé et de rêver sans sujet; car j'étais si animé que j'en avais presque la fièvre. Madame la baronne est bien belle, bien aimable; elle est aussi très-bonne, n'est-ce pas, maman?

Je vous ennuierais, ma chère Emilie, en poussant plus loin ces détails.

Mais croiriez-vous qu'en sentant tout le ridicule du goût que je vois à mon fils, je ne pouvais m'empêcher de prendre beaucoup de plaisir à l'entendre ; il se montrait à mes yeux sous une forme nouvelle, car si la naïveté de son récit ne montrait qu'un enfant, le feu de ses regards annonçait un jeune homme ; et je ne puis vous rendre l'espèce de satisfaction que j'en recevais, ni en démêler la cause. La nature a-t-elle placé ce sentiment dans le cœur de toutes les mères, ou cette folie n'appartient-t-elle qu'à moi? résolvez cette question, ma chère comtesse.

J'ai toujours redouté pour mon fils l'époque où les passions se déclarent. Par quelle étrange contradiction ne puis-je me défendre d'une sorte de plaisir, en le voyant l'objet des attentions d'une femme qu'on trouve aimable ? Il semble

qu'il m'ait communiqué la vanité puérile qu'il tire de cette aventure. Je ris de ma faiblesse, j'en suis honteuse, et je vous la confie pour vous amuser à mes dépens.

Mon fils était si occupé de madame de Vierville, il en parlait avec tant de feu, avait tant de choses à dire, que la demie de quatre heures sonna avant qu'il eût songé à se rendre au rendez-vous.

Le quartier qu'elle habite est éloigné du mien ; il tire encore sa montre, et n'y voyant qu'une nouvelle raison de s'affliger, il balance et perd du tems à se déterminer. Enfin le desir de voir la baronne l'emporte sur la crainte d'arriver trop tard.

Vous me blâmerez peut-être d'avoir consenti à cette visite ; mais l'ayant laissé aller seul chez ses parens, quel motif aurais-je pu alléguer pour excepter madame de Vierville ? Fallait-il lui apprendre

qu'on ne pense pas bien de ses mœurs? Peut-être n'en aurait-il eu que plus d'ardeur ; c'était l'encourager à vaincre une timidité que je regarde comme la sauve-garde de son innocence. Ce n'est pas celle-là dont je désire qu'il se corrige. D'ailleurs, les jeunes gens sont si portés à généraliser les exemples particuliers, que, si en entrant dans le monde ils sont liés avec quelques femmes galantes, ils n'hésitent pas à prononcer qu'elles ont toutes le même caractère. Je veux que mon fils soit bien convaincu de l'existence de la vertu, avant de soupçonner celle du vice.

Tout le monde sait que le desir de plaire aux femmes, est le plus puissant ressort pour élever l'ame des hommes : détruire l'estime qu'on a pour elles, c'est anéantir leur puissance, et par-tout où cette puissance n'existe plus, où l'amour

ne joue pas un grand rôle, les mœurs sont perdues. J'aurais pu, direz vous, arrêter mon fils sans être obligée de lui faire une confidence dangereuse ; mais employer l'autorité sans dire ses motifs, n'est-ce pas gouverner par la crainte, et fermer le cœur à la confiance.

Si je me sers de ses aveux pour gêner ses démarches, pourrai-je me flatter qu'il m'ouvrira son ame ? L'indulgence a des inconvéniens, mais la sévérité n'en a-t-elle pas encore davantage ?

Pour conserver l'honnêteté de son cœur, les moyens qui sont à ma portée, c'est qu'il trouve du plaisir à me montrer tout ce qui s'y passe.

On ne fait jamais rien de bien qu'en suivant son caractère. Si je voulais pour élever mon fils prendre une méthode sévère, je me trouverais continuellement en contradiction avec ma nature ; mes le-

çons et ma conduite n'auraient point d'ensemble ; tout serait décousu et sans effets. N'est-il pas bien plus simple de faire usage des moyens qui sont en soi, que rien ne dément, et dont l'action est continuelle? Ces moyens dont je me sers sont la douceur, la raison et la tendresse.

Par le soin que je mets à me justifier, vous verrez, ma chère Emilie, la crainte que j'ai de votre désapprobation. N'est-ce pas un motif pour me pardonner cette longue dissertation ?

Mon fils rentra bientôt ; je vis à son air qu'il n'était pas content de sa visite.

Vous revenez de bonne heure, mon ami.

Je suis bien aise, maman, de vous tenir compagnie.

Vous savez, mon fils, que je veux qu'on dise toujours la vérité : je

parie que la baronne était sortie?

Ah mon dieu non, maman, mais il aurait mieux valu pour moi que je ne l'eusse pas trouvé..... A peine a-t-elle daigné me regarder, ses femmes l'entouraient; elle s'habillait devant une grande glace où elle se regardait toujours. On ne m'a pas proposé de m'asseoir; j'ai voulu m'excuser d'être arrivé trop tard, la baronne m'a répondu avec un sourire méprisant : Vous êtes trop jeune, monsieur, pour faire des excuses d'arriver tard; c'est supposer que je vous aurais attendu.

Mais, madame, vous m'aviez ordonné de venir à quatre heures.

— Je ne m'en souviens pas, a-t-elle dit avec beaucoup de distraction : cela peut être, c'est l'heure la plus convenable pour recevoir de jeunes gens qui ne sont pas encore admis dans le monde; mais il en est cinq. J'ai ma loge à l'Opéra, et je pars.

Mes complimens, je vous prie, à madame votre mère.

Ah, maman, comme j'ai été étonné! Je vous avoue que pendant cette conversation, j'ai eu bien de la peine à m'empêcher de pleurer.

Un ton si dur après tant de bontés, jamais il n'est arrivé rien de si extraordinaire. En vérité vous ne traiteriez pas le fils d'une de vos femmes comme elle m'a traité.

Pour mettre le comble à mon embarras, le baron est entré; vous savez que son ton est si rude, que même quand il fait des politesses on le croit toujours en colère. Bonjour jeune homme, m'a-t-il dit avec sa grosse voix, comment va madame la marquise? Qu'est-ce que vous faites ici? prétendez vous déjà faire votre cour aux dames pendant leur toilette? C'est trop tôt, mon ami, vous n'êtes qu'un enfant; et à votre âge on a un meilleur emploi à faire de son tems;

Alors il a donné la main à madame de Vierville, et je suis descendu derrière eux sans qu'ils tournassent la tête ; seulement en montant en carrosse ils m'ont fait une légère inclination, et sont partis.

Je suis resté dans la cour à la même place, immobile et confus, et ne sachant ce que je devais faire. Le rire inconsidéré de quelques domestiques, étonnés de ce que je restais là, et se moquant peut être de la réception qu'on m'avait faite, m'avertit de me retirer. Alors, maman, je me suis rendu auprès de vous.

Pendant ce récit, mon fils n'avait plus l'air conquérant ; il baissait la tête, et paraissait fort mortifié. Je l'ai consolé le mieux que j'ai pu de sa disgrace : cette brouillerie suspend mes inquiétudes; mais tout bien considéré, je ne dois point en avoir. La baronne a trop d'esprit pour se commettre à la discré-

tion d'un enfant ; elle ne veut que s'amuser des impressions qu'elle produit sur une ame aussi neuve. — A la vérité cet amusement me scandalise bien un peu, mais je n'ai jamais cru tout ce qu'on publie de madame de Vierville ; vous savez comme on prend plaisir à exagérer le mal, je croirais souvent être fort injuste, si j'admettais la moitié de ce que j'entends. Quoi qu'il en soit mon fils doit partir au mois de mai pour son régiment ; ainsi, de toute façon cette aventure n'aura pas de suites.

J'abuse bien de vous, ma chère comtesse, en vous racontant des choses si peu intéressantes. N'étant point mère, vous ne comprendrez pas mon excuse ; mais vous êtes si aimante, que vous entrerez dans mes sentimens même sans les connaître ; et n'avez-vous pas décidé qu'il fallait tout nous dire, pour être moins absentes.

LETTRE VIII.

La même, à la même.

18 Janvier.

J'ai été si incommodée depuis quinze jours, qu'il m'a été impossible de vous remercier de l'aimable bonté qui vous fait prendre part aux enfantillages de mon fils, et à la faiblesse de sa mère. — Je le répète, il faut avoir un cœur bien intelligent, ma chère Emilie, pour comprendre des sentimens qu'on n'a pas éprouvés. Vous entrez dans les miens d'une manière charmante, vous les développez bien mieux que je ne pourrais le faire moi-même; enfin, vous portez le desir de m'obliger jusqu'à vous montrer curieuse de la suite des amours de

mon fils. Je vais vous satisfaire ; ou pour parler plus juste, je vais, rassurée par votre indulgence, me satisfaire moi-même en parlant de lui. Je croyais sa ridicule aventure terminée, quand le surlendemain du jour dont je vous ai parlé, on m'annonça la baronne. Elle était fort parée ; et quoique je n'aime pas sa figure, je ne pus me défendre de la trouver belle ; elle avait un éclat surprenant pour son âge.

Après des révérences, des sourires, des airs de tête à tout le monde, elle salua négligemment mon fils, qui parut fort embarrassé. Cependant il se rassura, en voyant qu'elle parlait aussi gaîment qu'à l'ordinaire ; et profitant du premier prétexte pour s'approcher de moi, il me poussa doucement à plusieurs reprises, en me faisant signe de la prier à souper. — Tandis que je balançais pour céder à sa demande,

madame de Vierville prit la parole : Voulez-vous de moi ce soir, madame la marquise ; j'ai refusé tout ce qu'on m'a proposé, dans l'intention de vous consacrer ma soirée. Si vous n'avez pas trop de monde, je resterai. Je la remerciai de la préférence qu'elle m'accordait, en l'assurant que j'en profiterais avec grand plaisir.

Quand mon fils se vit tranquille sur un point si important, il parut satisfait ; mais loin de se rapprocher de la baronne, comme je m'y attendais, il traversa le cercle sans la regarder, et fut reprendre sa place auprès de Julie. Auparavant il ne lui disait pas un mot ; il se mit à l'entretenir très-vivement. C'était le véritable moyen d'attirer l'attention de la baronne. L'homme le plus expérimenté n'aurait pas mieux fait ; et j'admirais comme la nature avait placé les germes de la coquet-

terie dans le cœur le plus ingénu. Il n'avait point de projet, c'était par instinct qu'il agissait de la manière la plus convenable au but de ses desirs. Mais voir Julie dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, avec des grâces si touchantes, servir de prétexte pour exciter le dépit d'une femme si peu faite pour entrer en rivalité avec elle, ce spectacle m'indignait, j'en voulais à mon fils, je le trouvais stupide, sa bizarrerie m'effrayait; mais bientôt, je l'avoue à ma honte, la gentillesse de ses manières me ramenait à ne faire que rire de sa folie.

Madame de Vierville remarquant qu'il s'animait en parlant à cette jeune personne, l'appela : venez donc vous asseoir auprès de moi, monsieur le comte, il semblerait que vous me boudez; de toute la soirée vous ne m'avez pas dit un seul mot.

Je n'osais pas, madame ; à mon âge on ne doit que répondre.

Quelle gravité ! savez-vous, marquise, que nous sommes en querelle; je lui avais dit de venir chez moi à quatre heures, je voulais que mon neveu fît connaissance avec lui, je l'avais même prié de ne pas amener M. Dumont, pensant que ces jeunes gens en seraient plus à leur aise. Mais mon petit cousin, qui est d'une paresse affreuse, n'arriva qu'après le départ de mon neveu; je lui fis moins d'amitié qu'à l'ordinaire, je voulais lui donner une leçon ; vous ne le trouvez pas mauvais, ma belle cousine, c'est une véritable marque d'intérêt, car je souffrais en le voyant fâché. — Mais il ne faut pas que cela dure plus long-tems ; allons, monsieur, raccommodons-nous : elle lui tendit la main ; quelques minutes avant, elle avait ôté ses gants, sur le pré-

texte qu'on allait jouer. Le jeune homme hésita s'il baiserait cette main, il avait la plus plaisante mine du monde, on y voyait de la joie et de la honte. S'il était charmé que la baronne fît les avances du raccommodement, il était fort mortifié du tour naturel qu'elle avait donné au rendez-vous; cette explication déconcertait toutes ses idées. Je le voyais déchu dans sa propre opinion, et fort humilié d'être redescendu à la classe des enfans, après s'être cru quelque chose; il n'osait me regarder, les confidences qu'il m'avait faites l'embarrassaient.

La baronne ne s'arrêtant pas à ces observations, allait toujours son chemin, bien assurée de se diriger toujours à son gré; toute la soirée se passa en agaceries de la part de madame Vierville, en incertitudes de celle de mon fils; quelquefois ses espérances se relevaient,

mais bientôt une plaisanterie de la baronne le replongeait dans sa nullité ; quelle que soit son intention, elle ne montra que le desir de s'amuser à jouer avec un enfant.

En nous séparant, elle me demanda la permission de mener le lendemain mon fils à la comédie ; c'est pour achever notre raccommodement, dit-elle, mais monsieur, point de paresse, passé cinq heures je ne vous attendrai pas. Mon neveu viendra, je le garde deux jours ; si vous n'avez pas besoin du comte, ma cousine, vous me le laisserez à souper. Mon fils me demanda la liberté d'accepter, j'y consentis ; mais j'envoyai M. Dumont à la comédie, pour veiller sur lui. Je ne souffre point qu'il aille seul au spectacle, il peut arriver dans les lieux publics, mille événemens qui demandent de l'usage du monde et de l'expérience. Pour la société, cela

est différent, on ne se forme qu'en allant seul. Vous craignez que le manège de la baronne ne soit pas sans danger pour Julie : je vous réponds qu'elle a trop de candeur pour soupçonner l'existence du mal. Je suis convaincue qu'on lui persuaderait plutôt qu'il existe des fées, que des femmes sans mœurs.

D'ailleurs, il me serait impossible de ne pas recevoir la baronne, elle est ma parente et tout le monde le sait. Vous savez que dans ce pays-ci, ce n'est pas toujours la bonne conduite qui constitue la bonne compagnie ; un nom, des liaisons distinguées, suffisent pour être admise par-tout. Je ne sors plus, ma porte est ouverte à tout le monde, une exception serait une insulte.

Julie est si bien née, qu'il n'y aura jamais d'exemple dangereux pour elle ; ils ne sont redoutables, que pour les gens sans caractère ;

et le sien est prononcé de manière à ne pouvoir être changé, ni par les liaisons, ni par les circonstances.

Adieu, ma chère comtesse, j'ai la tête fatiguée, mes forces diminuent chaque jour, ma maladie serait-elle dangereuse? J'ai cru apercevoir autour de moi des marques d'inquiétude, peut-être s'exagère-t-on mon mal ; la crainte n'est point dans mon caractère ; voilà la première fois que j'aie eu des pensées tristes sur ce sujet ; moi, qui ne puis supporter l'idée d'être séparée de vous pour une année, comment soutiendrai-je celle de vous quitter pour toujours.

Je vais faire appeler mon fils et Julie, leur présence dissipera ma mélancolie ; en s'occupant des objets qu'on aime, on s'oublie, et c'est une douce manière de se perdre de vue.

LETTRE IX.

Julie, à Sophie.

20 Janvier.

Vos conseils sont fort sages, mon aimable Sophie, je ferai mon possible pour en faire usage. D'abord je vous obéis, en cherchant à me déshabituer de la familiarité du couvent; et c'est pure obéissance, car je ne sens point tes raisons, et il me serait plus doux de dire *toi* que *vous*.

Les leçons d'une compagne produisent bien plus d'effet sur nous que celles des personnes âgées; on accuse celles-ci de trop exiger de la jeunesse, on doute qu'elles aient fait tout ce qu'elles demandent; au lieu que dans une jeune amie, il

n'y a point d'objection à faire, quand on voit son exemple appuyer ses avis.

Je t'aurais remercié plutôt, ma chère amie, de toute l'amitié qui est dans ta lettre, si je n'avais pas été continuellement auprès de la marquise; son état a été inquiétant, les soirs elle avait la fièvre, et ne quitte plus sa chaise longue; mardi elle eut une faiblesse qui nous jeta dans la plus grande consternation; je vous ai déjà dit qu'elle est adorée dans sa maison, mais je ne suis entré dans aucun détail sur cet intéressant tableau. — Ici, chacun voit dans la marquise, une mère, une protectrice; les espérances, le bonheur de plusieurs familles reposent sur son existence; il n'y a qu'un seul domestique dans la maison qui n'y ait point de parens, et c'est parce qu'il est étranger.

Ce n'est pas pour elle que son

domestique est nombreux, jamais on ne fut plus éloigné d'aimer le faste, et moins difficile à servir. Si sa fortune était réduite, elle ne souffrirait que de la nécessité de cesser d'exercer sa bienfaisance.

Rien n'est si aimable que sa facilité pour céder au desir de tout ce qui l'entoure; une de ses femmes lui dit : ma nièce est arrivée de son pays, je serais bienheureuse si je pouvais l'élever sous mes yeux; aussitôt la marquise ordonne qu'on la fasse venir, et l'attache à son service.

Souvent elle marie ses domestiques, c'est ce qu'elle appelle ses réformes; il faut bien, dit-elle, que je les établisse pour mettre l'ordre dans la maison. — Voilà l'emploi de sa fortune et ses plus grands plaisirs. Sa table, ses habits sont fort simples, point de bijoux, ni de diamans, aucune fantaisie,

toutes ses jouissances se rapportent au bonheur des autres ; je crois que c'est à cet usage d'une bonté continue, qu'elle doit la sérénité qui ne l'abandonne jamais.

Depuis quelques jours seulement, sa maladie lui donne de la mélancolie, mais ce changement ne la rend que plus intéressante.

Hier le beau tems lui donna le desir de faire porter sa chaise longue auprès d'une fenêtre, pour jouir du soleil, qui la ranime un peu ; il y avait dans le jardin neuf à dix enfans de la maison, qui jouaient avec la gaîté de leur âge. Après les avoir considérés pendant quelques momens en silence, madame de Saint-Géran me dit : ma fille, regardez ces enfans, ils ne songent pas au danger qui les menace, j'en suis attendrie pour eux ; qu'ils seraient à plaindre, si ma maladie tournait mal ! Elle ne

put prononcer ces mots sans pleurer ; je fis de vains efforts pour retenir mes larmes , elles s'échappèrent malgré moi.

Ne vous contraignez point, ma chère Julie , votre attachement me fait plus de plaisir que vos craintes ne me causent de peines.

Cette scène d'attendrissement dura long-tems , nous ne pouvions nous remettre ; la marquise , autrefois si gaie , est maintenant portée à saisir avec avidité tout ce qui peut nourrir sa mélancolie.

Cependant, depuis quelques jours, elle est beaucoup mieux, et nous respirons ; quand la fièvre a cessé, tout le monde était ivre de joie , on était persuadé qu'il ne pouvait plus exister aucun sujet d'inquiétude.

Le jeune comte a un cœur excellent ; quel amour il a témoigné pour sa mère , dans les jours de notre affliction ! Je ne le croyais pas ca-

pable d'un sentiment si vif; naturellement tranquille, il montre rarement l'activité de son âge. Mais pendant la maladie de sa mère, on le voyait toujours en mouvement, il était par-tout, devançait tout le monde pour apporter ce qu'on avait demandé; il aidait à la transporter dans son lit, ses forces étaient doublées. La regarder, la servir, chercher dans nos yeux ce qu'on jugeait de son état, voilà l'emploi de sa journée : paraissait-elle mieux, il lui baisait les mains avec un sentiment qui nous touchait toutes. J'ai vu souvent cette excellente mère ranimée par la joie que lui causait l'amour de son fils.

Le commandeur a bien tort de craindre que ce jeune homme ne prenne de l'inclination pour moi; il en est bien loin. Je t'assure, cependant, que je suis plus tranquille

sur l'état de la marquise : je veux te faire part de quelque chose de bien extraordinaire que j'ai observé.

Madame de Saint-Géran a une parente qui sans doute lui est bien attachée ; car elle montre un desir de lui plaire qui est extrême ; elle en a saisi le véritable moyen. Voyant que le comte est adoré de sa mère, elle ne s'occupe que de lui ; et dans un âge assez avancé, elle se prête à jouer avec un enfant, pendant toutes les soirées qu'elle passe ici. Ce moyen de faire sa cour à la marquise, n'est-il pas bien choisi ? Mais ce qui est incroyable, c'est que ce jeune homme prend tout cela pour lui, sa petite tête en tourne ; et en vérité, je penserais qu'il a du goût pour elle, s'il était possible d'imaginer qu'il aimât une femme qui pourrait être la mère de la marquise sans avoir été mariée fort jeune. Je crains que cet enfant n'ait

de la bizarrerie, j'en serais bien fâchée pour sa mère.

Cette femme s'appelle la baronne de Vierville; son air ne me plaît point, il n'est pas modeste comme celui des autres femmes; ses manières conviendraient mieux à un homme qu'à une personne de notre sexe. Elle a encore de l'éclat à la lumière, mais au jour son teint est bien jaune; aussi ne sort-elle ordinairement que le soir.

Je ne concevais pas qu'on pût sentir de l'antipathie pour personne, cette baronne m'en fait comprendre la possibilité. — Toutes les femmes qui viennent ici me traitent avec beaucoup de bonté; elle seule ne daigne pas m'adresser la parole; ses yeux parcourent ma figure de la tête aux pieds, et puis je suis nulle pour elle. — Quelquefois pourtant elle me dit: Mademoiselle, vous êtes bien mal coîffée, cette mode

est affreuse, et ne va point à l'air de votre visage.

Quoique cette critique tombe sur un sujet frivole, j'en suis toujours un peu embarrassée, et il me paraît singulier qu'elle n'ait que cela à me dire : Voilà l'heure où la marquise s'éveille, je vais me rendre chez elle.

Bonjour, ma chère Sophie ; quoique tu te sois toujours obstinée à me cacher la cause de tes malheurs, ce que tu m'as écrit sur ce sujet en dernier lieu, a renouvelé bien vivement le sentiment que j'ai de tes peines.

Un jour, tu me l'as promis, tes secrets me seront révélés ; mais ma chère Sophie ne passera point sa vie dans un cloître, elle viendra demeurer avec moi quand mon sort sera fixé. — La marquise a le plus grand desir de faire connaissance avec toi. Nous arrangerons cela dès que sa santé sera rétablie.

LETTRE X.

La marquise de Saint-Géran, à madame de Valville.

11 Février.

Mon silence, ma chère comtesse, a dû vous faire deviner que j'étais hors d'état d'écrire. J'ai été fort malade; que de soins et de marques d'attachement dans tout ce qui m'entoure ! La tendresse de mon fils me rendait heureuse au milieu de mes souffrances. On me croit guérie, je me contrains pour ne pas détruire une erreur qui les rend tous heureux; mais je sens bien qu'il faut quitter tout ce qui m'est cher. — Le ciel m'a comblée de biens, ma vie s'est passée comme un beau jour d'été bien calme; ja-

mais je n'eus à me plaindre de ceux que j'ai aimés. Si quelquefois on m'a montré des sentimens trop vifs, la tranquillité de mon ame, peu faite pour les passions, a bientôt ramené les autres à un attachement plus calme, et l'amitié qu'ils m'ont conservée, retenant quelque chose de sa première origine, a été plus tendre qu'une amitié ordinaire. — Tout prévenait mes desirs, je ne pouvais rien souhaiter qui ne fût à ma portée; je voyais autour de moi l'image du bonheur; chaque matin je me réveillais avec un sentiment de joie, j'allais revoir tout ce que j'aimais et recommencer tout ce qui m'avait plu la veille : le soir je me couchais en paix, et mon sommeil était doux comme mes pensées. Qu'il est cruel de mourir quand tout attache à la vie!

Et mon fils! après avoir pris

tant de plaisir à voir développer ses sentimens et son intelligence, il faudra le quitter au moment où je jouis de tout ce que m'avait promis l'espérance. Il est comme je l'ai souhaité; je trouve dans son cœur tout ce qui peut satisfaire le mien; et le hasard m'a donné, dans la fille du baron, la plus aimable, la plus douce amie.

J'étais trop heureuse, cela ne pouvait durer. Que je paye chèrement ma félicité passée, par la cruelle considération qu'elle est passée. Dans peu de tems tout ce qui existe ne sera plus pour moi, peut-être n'en conserverai-je pas même le souvenir.

Quoi! ma chère Emilie, il faut tout quitter. Cette pensée n'est véritablement sentie que par ceux qui touchent à la fin de leur destinée.

Comme ils seront affligés quand je ne serai plus! l'image de leur dou-

leur accroît la mienne, chaque marque de tendresse me porte aux larmes, non plus comme autrefois, par le plaisir d'en recevoir, mais par le regret déchirant d'avoir si peu de tems à en jouir.

Pardon, mon amie, de vous affliger ! J'ai besoin d'épancher mon cœur, si je me refusais ce soulagement, j'en périrais plutôt. Sans doute vous m'aimez comme eux, mais vous avez une force d'esprit qui leur manque. Les chagrins qui ont tourmenté votre jeunesse, vous ont accoutumée de bonne heure à la résignation; d'ailleurs, vous êtes absente, et ma vue n'entretiendra pas l'impression qu'aura produite ma lettre. — Il faut se contraindre avec les amis présens ; me voyant à toute heure, leur affliction n'aurait point d'intervalle : puisqu'ils attachent tant de bonheur à mon existence, je veux qu'ils

en jouissent jusqu'à la fin. — Adieu, ma chère comtesse, la seule chose qui ait troublé le cours de mes longues prospérités, c'est de vous voir, dans une mauvaise fortune, vous refuser aux prières de l'amitié.

Etre heureuse et mourir, pesez bien ces mots, on n'en sent la force que quand on est arrivé au bord du précipice!..... Mes larmes m'empêchent de continuer.

Vous me trouverez bien faible, mais votre courage est si rare, que vous n'exigez pas que les autres vous ressemblent. Je vous embrasse, ma chère Emilie, et vous aimerai jusqu'au dernier jour.

LETTRE XI.

Julie, à Sophie.

18 Février.

La marquise est beaucoup mieux, les médecins paraissent contens de son état; elle a recommencé à recevoir du monde. — Jeudi dernier elle voulut absolument que j'acceptasse une partie de bal pour le dimanche suivant. Une de ses amies, qui y menait sa fille, offrit de se charger de moi. Je ne voulais point quitter madame de St.-Géran; mais ayant vu que mon refus lui faisait de la peine, j'acceptai. — Dans quelque état qu'elle soit, le plaisir des autres ne lui est jamais étranger, au contraire il semble la ranimer.

Sa mélancolie fut suspendue pour

s'occuper des préparatifs de la fête ; l'habit de bal fut commandé ; elle se mêla de tout ; et comme elle a un goût exquis, ma parure a bien réussi, tout le monde m'a trouvée mise à merveille. Quoique la marquise et ses femmes m'eussent dit mille choses flatteuses sur ma figure, et que le jeune comte y eût ajouté ces mots : Je parie, maman, que Julie sera la plus jolie du bal, j'étais si intimidée de paraître dans une assemblée nombreuse, que, malgré ma curiosité, j'aurais renoncé à cette partie, si je l'avais osé.

Enfin j'arrive au bal ; jamais je n'avais vu tant de monde rassemblé ; le coup-d'œil était superbe, j'en fus éblouie. Les hommes, qui étaient en foule à la porte de chaque salle, se rangèrent pour nous faire passage. Comme j'étais un objet nouveau, tous les regards se tour-

nèrent sur moi ; les jambes me tremblaient ; je me trouvais insensée de venir pour danser dans un lieu où je ne pouvais pas même marcher. Le sentiment de mon embarras l'augmentait encore, et j'étais bien mal à mon aise.

Cependant, Sophie, il faut t'avouer que les louanges qui m'étaient prodiguées de tous côtés, ramenaient ma confiance ; je ne paraissais pas écouter, mais rien ne m'échappait ; et tout bas, je remerciais la nature de m'avoir donné quelques agrémens, parce qu'ils me semblaient une défense contre toutes les craintes que la timidité me suggérait. Je ne pourrais pas bien rendre ce que j'éprouvais ; ce n'était pas un mouvement de vanité ; non, j'espère que je ne serai jamais vaine, c'était le plaisir d'intéresser, celui d'être rassurée, et de sortir d'une situation pénible, pour

entrer dans une situation agréable. — Je commençai à lever la tête et à regarder autour de moi. Mais ma sécurité ne fut pas longue ; on vint me prier de danser, et je retombai dans toutes mes angoisses.

Les leçons qu'on reçoit au couvent, ne me rassuraient pas sur mes talens.

Je fis manquer la figure de la contre-danse ; et quelque puéril que soit cet événement, je doute que dans ma vie j'en éprouve aucun qui me cause plus de confusion.

Mon embarras semblait redoubler l'intérêt que j'avais inspiré ; on me trouvait de la grâce à tout, même à mal faire ; enfin je fus encore rassurée par la flatterie, et peu-à-peu je m'accoutumais assez doucement à être louée et regardée.

Je crois que, sans manquer aux principes que tu me rappelais dernièrement, je puis raconter mes

succès à une amie que la nature a favorisée bien plus que moi. — Combien de fois ai-je souhaité, pendant cette fête, que Sophie parût à côté de moi ; elle eût emporté tous les suffrages, et j'aurais joui de son triomphe, sans avoir rien à me reprocher ; car, on est sûr que la vanité n'entre pour rien dans le plaisir d'entendre louer la beauté de son amie.

Au lieu de cette satisfaction, je souffrais de la laideur de ma compagne, je cherchais à lui dérober mes avantages ; j'en étais embarrassée. — Il est certain qu'il faut être jolie, pour être convenablement placé dans un bal ; une figure agréable est le costume nécessaire d'une fête où on ne s'occupe qu'à regarder les femmes.

Parmi les gens qui s'empressaient auprès de moi, je remarquai un chevalier de Malte, d'une très-jolie

figure, âgé de vingt-cinq ou vingt-six ans; il ne me perdait pas de vue, suivait tous mes pas, et me priait souvent à danser. Je fus frappée de quelque chose de plus extraordinaire; une femme me suivait des yeux, avec la même attention; elle passait dans toutes les salles où j'allais, et prenait place à côté de moi, dès qu'il s'en trouvait une de vacante.

Cet empressement, de sa part, m'engagea à lui adresser quelques paroles obligeantes; mais, je la trouvai froide et peu disposée à me répondre. Sa physionomie, singulièrement touchante, m'avait intéressée; on y voyait une telle mélancolie, qu'on ne pouvait cesser de s'étonner qu'elle vînt au bal, et qu'elle y restât dans une disposition si opposée au plaisir.

La dernière fois qu'elle vint s'asseoir auprès de moi, nous étions

tout près de la porte; le chevalier qui s'y tenait debout avec beaucoup d'hommes, ne paraissait pas s'apercevoir du desir qu'elle témoignait d'entrer en conversation avec lui. Il affectait de tourner la tête d'un autre côté; enfin, après plusieurs tentatives pour attirer ses regards, ne pouvant y réussir, elle le tira par le pan de son habit; il fut obligé de se baisser, et j'entendis, malgré moi, parce qu'elle parlait plus haut qu'elle n'aurait dû, ces mots : Si vous lui dites encore une seule parole, vous me mettrez au désespoir; ménagez-moi, je suis prête à me trouver mal; je vous en supplie, ne m'exposez pas à me compromettre. — Le chevalier la regarda, fit un sourire dédaigneux, s'éloigna précipitamment sans répondre, et en marquant par son air qu'il était excédé de ses reproches.

Un moment après, il vint me prier à danser, je le refusai, j'étais indignée de son procédé; il insista, se plaignit de ma rigueur, affecta de me dire des galanteries. La jeune dame outrée de voir que sa douleur et ses prières étaient bravées d'une manière si insultante, ne put retenir ses larmes. Sans savoir ce que je faisais, je me levai et me plaçai devant elle pour la dérober aux regards de l'assemblée; elle me repoussa doucement, et refusa un flacon que je lui présentais, dans l'intention de faire croire qu'elle se trouvait incommodée. — Cette malheureuse femme, toute entière à son chagrin, ne songeait seulement pas à l'effet que cette scène devait produire; pour moi, ma chère Sophie, je ne puis me consoler d'en avoir été la cause, quoiqu'assurément je n'y aie donné lieu par aucune prévenance. — Est-

il possible qu'il y ait des hommes assez barbares pour se faire un jeu des peines qu'ils causent !

Je croyais que celui qui avait égaré une femme, au point de lui faire perdre l'estime publique, ne cessait jamais par ses égards et son respect de chercher à l'en consoler.

Quelle leçon que cette scène, pour une jeune personne qui entre dans le monde. L'impression qu'elle a produite sur moi, ne s'effacera jamais.

Les discours les plus éloquens seraient bien faibles en comparaison. La dame affligée ayant été forcée de se retirer, parce que son aventure commençait à faire une rumeur fâcheuse pour elle, le chevalier ne put se dispenser de lui donner la main jusqu'à sa voiture.

Mais, bientôt il reparut avec l'air

aussi tranquille que s'il ne fût rien arrivé. Il me sembla même qu'il était fort content d'avoir eu tant de témoins des effets de son mérite. Quand il vint pour me parler, je le reçus d'une manière à lui en faire passer l'envie. Je quittai le bal sans regret, et l'esprit si rempli de tout ce que j'avais vu, que de la nuit je n'ai pu dormir ; nos plaisirs du couvent étaient bien plus tranquilles.

Le lendemain, la marquise voulut que je lui rendisse compte de la fête : en racontant l'aventure qui m'avait tant affectée, je ne nommai point la dame. Loin de me presser sur ce sujet, madame de Saint-Géran loua ma discrétion ; mais, si elle fut aussi révoltée que moi de la conduite du chevalier, elle n'en parut pas, à beaucoup près, aussi étonnée.

Il y a bien des hommes comme ce-

lui-là, dit-elle, j'en ai connu un qui est resté dix ans en liaison avec une femme qui l'ennuyait à périr, uniquement parce qu'il avait le pouvoir de la faire pleurer devant tout le monde, et de la maltraiter autant qu'il voulait, sans qu'elle cessât de tenir à lui, et d'être son esclave. Il semble que moins la puissance est fondée, et plus on est jaloux d'en faire trophée. — Je ne suis pas étonnée, madame, que vous n'ayez pas voulu vous remarier, après avoir rencontré des hommes aussi méprisables. — Il y en a de fort honnêtes, et j'ai assez bonne opinion de mon discernement pour croire que j'aurais fait un choix raisonnable ; mais, quand on est fort heureuse, pourquoi changerait-on d'état ? D'ailleurs, j'aimais trop mon fils, pour ne pas vouloir l'aimer uniquement. — Le comte est entré comme elle prononçait ces

mots; il lui a baisé la main, s'est jeté dans ses bras : leur tendresse forme un charmant tableau.

Nous étions seuls, elle se portait bien et paraissait se plaire à causer avec nous. Je la priai de nous conter sa vie. — Cela vous ennuierait, dit-elle, en s'en défendant; elle s'est passée toute entière sans événemens et sans chagrins. — Sans chagrins, madame, vous êtes la seule qui ayez pu vous y soustraire, et cela augmente ma curiosité, au lieu de l'éteindre. Le comte s'étant joint à moi, la marquise, qui est la complaisance même, commença ainsi son récit, après avoir ri de l'idée de conter son histoire.

Vous êtes curieuse de savoir comment j'ai pu éviter les chagrins qui tourmentent presque tous les hommes : je n'avais que trois ans quand j'ai perdu mon père et ma mère, qui moururent dans la même

année. Cette perte est un grand malheur ; mais, à l'âge où j'étais, on ne peut le sentir.—Mon oncle fut nommé mon tuteur, et m'emmena chez lui, où je fus élevée avec sa fille qui est à présent madame de Valville. C'était un fort honnête homme ; mais son cœur était si aride, qu'il était impossible qu'il inspirât rien de tendre ; il nous réduisait tous à l'estime ; il n'aimait personne, et personne n'avait d'amitié pour lui. Quand il mourut, Émilie, qui a le cœur excellent, voulut le pleurer ; elle le pleura en effet. Je pris part à sa peine, la tristesse de ce spectacle me frappa ; mais je ne puis donner le nom de chagrin à ce que j'éprouvais. La mère d'Émilie était fort bornée et très-incapable de conduire l'éducation de deux jeunes filles de treize à quatorze ans. Les femmes qu'on avait mises auprès de nous, étaient du choix de

ma tante, et hors d'état de nous rien apprendre. On n'exigeait rien de nous, et nous jouissions d'une grande liberté. J'aimais tendrement ma cousine, j'en étais aimée, et cette amitié ajoutait à tous les plaisirs que nous goûtions ensemble.

Nous habitions dans un vieux château qui appartient à présent à madame de Valville. Un jour que nous le parcourions du haut en bas, comme c'était notre coutume quand le mauvais tems nous empêchait de sortir, nous vîmes la porte de la bibliothèque ouverte; jamais nous n'y étions entrées, car nous avions un grand éloignement pour toute lecture. Le hasard fit que ma compagne ouvrit un gros livre où il y avait des figures; c'était la seule chose qui nous parût digne d'attention dans un livre. Nous les parcourûmes toutes; mais en voyant de jolis bergers aux pieds de leurs

bergères, il nous prit curiosité de voir pourquoi ils se mettaient à genoux devant elles. L'idée qu'on nous défendrait peut-être ce livre et qu'il fallait le cacher, fut un nouvel attrait. Nous l'emportâmes. Ma tante parlait contre les romans, quoiqu'elle n'en eût jamais lu ; on convint de lui en faire un mystère, et nous voilà à lire l'Astrée pendant toute la journée. Notre gouvernante l'ayant ouvert, crut que nous ne pourrions comprendre le gaulois qu'elle n'entendait pas, sachant à peine lire. Elle se moqua de nous, et nous laissa tranquilles.

Nous lûmes ensuite Cléopâtre ; et comme nous ne voyons personne dans notre solitude, rien ne s'opposa à l'idée que nous prîmes, que tous les hommes étaient des héros et des amans parfaits. Jamais nous ne sortions pour aller à la promenade, sans emporter l'espoir qu'il

nous arriverait quelques aventures remarquables.

Emilie n'était pas régulièrement belle, mais sa figure était piquante, infiniment agréable. Elle était aussi vive que j'étais tranquille. Cette différence ne nuisait point à notre union, au contraire il semblait que l'opposition de nos caractères les rendît plus propres à s'unir ; elle me donnait du mouvement, et je ralentissais sa trop grande activité. Pour l'accord de l'amitié, il faut avoir les mêmes principes, se ressembler par le cœur, et différer seulement par les défauts.

Nous commencions à être fort ennuyées de ce qu'il ne nous arrivait rien d'extraordinaire, lorsqu'un jour que j'étais incommodée, Emilie alla avec sa gouvernante se promener dans une belle prairie qui est en face du château. Là s'étant assise au bord d'un ruisseau, elle

rêvait à l'amour et aux aventures ; lorsque le bruit d'un cheval lui fit tourner brusquement la tête. Un jeune homme qui le montait, mit promptement pied à terre et s'avança vers elle de très-bonne grace ; il lui dit mille choses galantes sur le bonheur de cette rencontre. Ma cousine était ravie. Le lieu de la scène, les agrémens du jeune homme, l'impression qu'il avait paru ressentir à sa vue, tout était romanesque dans cette aventure. Etre un bel inconnu, n'était pas un des moindres charmes de ce nouvel amant ; car je suis convaincue que si on l'eût présenté au château comme une visite ordinaire, il n'eût pas fait des progrès aussi rapides sur le cœur de mon amie.

Emilie avait appris dans les romans, que les femmes doivent être sévères, non-seulement pour être respectées, mais encore pour être

aimées. Elle prit un air grave, et voulut se retirer ; mais on a beau vouloir se composer, le sentiment dominant paraît toujours sur le visage. Le jeune homme la retint avec beaucoup d'ardeur, et conjura la femme qui l'accompagnait, de se joindre à lui pour l'engager à rester, et il l'assura qu'il allait se retirer, pour ne pas abréger sa promenade. Ces paroles furent prononcées avec tant de tristesse, que ma cousine, ne pouvant se résoudre à l'affliger, resta une heure à lui prouver qu'elle devait s'en aller ; enfin, honteuse de sa faiblesse, elle dit que son amie était malade, et qu'il fallait retourner auprès d'elle.

L'inconnu s'obstina pour la reconduire jusqu'à la porte du parc ; elle n'osa lui demander son nom, quoiqu'elle eût grande envie de le savoir ; il usa de la même discrétion à son égard ; mais comme il

voyait le lieu de son habitation, il lui devenait facile d'être promptement instruit de tout ce qui la concernait.

Quand Emilie rentra, elle me parut si embellie, que j'en restai surprise. Ce n'était plus la même physionomie ; la joie, la tendresse animaient tous ses traits. Elle vit mon étonnement, en sourit, et sans attendre des questions, s'empressa à me raconter son aventure.

Je fus étonnée de la chaleur qu'elle mit à son récit ; tout le soir il ne fut pas question d'autre chose. Le lendemain, elle mourait d'envie de retourner à la prairie ; la bienséance l'arrêta ; elle me demanda en grace d'y aller avec notre gouvernante. Le desir de lui plaire et la curiosité me firent céder à ses instances ; j'y passai toute l'après-midi sans voir arriver personne.

Ma cousine commençait à se

croire oubliée, quand on nous annonça le lendemain MM. de Valville, père et fils. Emilie fut comblée, en reconnaissant dans le fils l'inconnu qui l'avait charmée.

Si les premiers regards du jeune homme n'eurent qu'elle pour objet, je ne tardai pas à attirer aussi son attention; et si j'eusse été d'humeur à disputer cette conquête, je crois que ses soins se seraient partagés entre nous.

MM. de Valville étaient voisins de la terre que nous habitions. Le jeune homme, qui avait voyagé en sortant du collége, n'était jamais venu dans ce pays, et son père n'y avait pas paru depuis dix ans.

J'ai appris dans la suite, que la proximité des deux terres fut ce qui détermina le comte de Valville à montrer de l'amour à ma cousine; elle lui avait plu, mais il l'aurait promptement oubliée, sans cet ar-

ticle qui se trouvait à sa convenance.

Une façon de penser si grossière était bien éloignée de nos idées romanesques ; on nous l'aurait dit alors, que jamais nous n'aurions voulu le croire. — Les assiduités du comte de Valville annoncèrent ses desseins ; il déclara ses sentimens à ma cousine, obtint son aveu, la demanda à sa mère, et le mariage fut bientôt conclu.

Pendant deux mois tout alla à merveille ; Emilie adorait son mari, il avait du goût pour elle, et s'il était incapable d'une véritable tendresse, elle lui plaisait assez pour qu'il entretînt l'illusion si nécessaire à son bonheur. — J'ai remarqué que, sur-tout dans les commencemens, l'amour aveugle plus qu'il n'éclaire sur le retour qu'on lui accorde. Un voyage à Paris dérangea tout. Le comte y mena la vie

des jeunes gens de son âge. D'abord il écrivit à sa femme, ensuite ses lettres devinrent fort rares, et puis elle fut entièrement oubliée et ne reçut plus de ses nouvelles.

Son absence ne devait durer qu'un mois, ses affaires n'exigeaient pas davantage ; il en resta six, et ne revint que forcé par les ordres de son père. Depuis son retour, ma pauvre amie n'en éprouva plus que des froideurs accompagnées de mauvais procédés.

Chez la plupart des hommes, rien n'est si dangereux qu'une première faute, souvent elle décide la conduite de toute leur vie. L'humiliation qu'ils éprouvent à l'aspect de la personne qu'ils ont offensée, les irrite, excite leur haine et les porte à l'offenser encore davantage ; ils ne pardonnent pas l'opinion qu'ils ont forcé de prendre d'eux.

Pour conserver les sentimens de ceux qui ont des torts, il ne suffirait pas de pardonner ces torts, il faudrait ne les pas apercevoir, et qu'ils pussent se flatter d'échapper à la censure même la plus secrète. Mais une telle dissimulation est impossible à l'amour, elle le serait même à l'amitié ; et ce n'est que dans des relations d'intrigues galantes, qu'on peut la supposer.

Emilie, naturellement vive, éclata en reproches ; son désespoir fut sans bornes, et sa vie ne fut plus qu'une suite de scènes douloureusement variées, où la colère, la tendresse et les larmes se succédaient sans relâche.

La douleur qu'on cause irrite quand elle ne ramène pas ; le comte paraissait prendre plaisir à mortifier sa femme ; les preuves de son amour excitaient son mépris. Je l'ai vu sourire et insulter à ses lar-

mes ; il traitait de bagatelles, les procédés les plus offensans. Il fallait, disait-il, être exagéré et romanesque comme elle, pour en être blessé.

Les dissipations du comte de Valville mirent le comble aux malheurs de sa femme. Il en devint encore plus dur pour elle ; et quand elle le perdit quelques années après, il ne lui resta pour toute fortune que la petite terre qu'elle a toujours habitée depuis. Sa générosité l'engagea à se priver de tout pour acquitter les dettes de son mari, et elle a honoré sa mémoire aussi religieusement que s'il l'eût rendue parfaitement heureuse.

Les malheurs de mon amie me furent sensibles, j'y prenais part ; mais ne pouvant concevoir qu'on s'obstinât à aimer un homme aussi ingrat, je n'en étais pas touchée autant que je l'eusse été d'un chagrin plus à ma portée.

Le sort de ses amours me détrompa promptement de toutes mes illusions romanesques. Je jurai de me défendre des passions, et de ne faire jamais qu'un mariage, non pas de convenance, mais de raison; c'est-à-dire, de ne me déterminer que pour un homme dont les qualités et la réputation me répondraient qu'il me rendrait heureuse.

Un an après le mariage d'Emilie, le marquis de Saint-Géran vint chez ma tante pour traiter quelques affaires qu'il avait avec elle.

Je lui plus beaucoup, et la disproportion de nos âges ne me parut point un obstacle à ses vœux. Il avait alors quarante-cinq ans, une figure noble, un air de franchise et d'honnêteté qui prévenait tout de suite en sa faveur. Je sentis que j'en ferais volontiers mon meilleur ami. C'était tout ce que je voulais. Plus jeune et aussi aimable, je l'aurais

refusé ; l'exemple de ma cousine m'avait brouillée avec l'amour. J'en avais autant d'éloignement que de frayeur. Ma sécurité, à cet égard, n'était appuyée que sur le calcul de trente ans de différence entre nous ; car le marquis avait l'air jeune et pouvait plaire. Ses affaires terminées, son séjour se prolongea. Il me rendit des soins, chercha à me plaire. Sa tendresse ressemblait à celle d'un père, plus qu'à celle d'un amant. Il était fort raisonnable, et pensait qu'à son âge l'amour ne devait paraître que sous la forme de la tendresse et de l'amitié.

Mon oncle, qui se connaissait bien en probité, m'avait dit souvent que M. de Saint-Géran était le plus honnête homme qu'il connût. Sa réputation était généralement établie, sa fortune immense. Nommé depuis peu à l'ambassade de Rome, il avait besoin d'une femme pour tenir sa

maison. Il sentit qu'il m'aimerait mieux qu'une autre, et me demanda tout simplement si je n'aurais point de répugnance à l'épouser. Je lui répondis que s'il obtenait le consentement de ma tante, il n'éprouverait aucune objection de ma part.

Cette affaire fut bientôt terminée. Nous restâmes encore un mois à la campagne. J'avais beaucoup de peine à me séparer de mon amie : enfin mon mari, pressé par ses affaires, m'emmena à Paris. Il m'y procura tous les plaisirs convenables à mon âge, et me rendit l'intérieur de sa maison fort agréable. Rien ne manquait à mon bonheur. Il était aimable, facile à vivre, d'une humeur égale ; il avait de la gaîté ce qu'il faut en avoir pour qu'elle soit habituelle ; car sur cet article, comme sur tous les autres, la grande dépense amène la disette. Un mois après notre arrivée à Pa-

ris, il reçut ordre de partir pour son ambassade. J'étais grosse, il ne voulut pas m'exposer à faire une si longue route ; il fut décidé que je le rejoindrais après mes couches. Je ne le vis pas partir sans regret ; mais la certitude de le revoir la même année, me fit prendre patience. — Comme j'étais trop jeune pour aller seule dans le monde, une tante de M. de Saint-Géran, que j'avais préférée à d'autres parentes, vint demeurer avec moi, et nous allâmes par-tout ensemble.

Quinze jours après mes couches, quand je commençais à m'occuper des préparatifs de mon départ, je reçus la funeste nouvelle de la mort du marquis. Je donnai des larmes sincères à la perte d'un si bon mari ; mais n'ayant vécu que deux mois avec lui, ma douleur ne pouvait être ni longue, ni profonde.

Ce qui m'affectait le plus dans

cette perte, c'était qu'il fût privé du plaisir de voir son fils. Je trouvais tant de félicité à être mère, que quand je songeais qu'il n'aurait jamais le bonheur de voir son enfant, je ne pouvais m'empêcher de pleurer ; mais c'était des larmes de tendresse. Eh ! était-il possible, mon fils, qu'en te serrant dans mes bras, j'éprouvasse autre chose que des sentimens doux et consolans ?

La sensibilité du jeune homme suspendit quelques momens le récit de la marquise. C'est un charmant enfant, son cœur est digne de celui de sa mère.

La Marquise continua. — Je rejetai tous les partis qui se présentèrent. L'amour, l'empressement qu'on me marqua furent sans succès. Je regardais ceux qui me recherchaient comme des ennemis de mon fils ; et, sous ce point de vue, ils ne tardaient pas à me déplaire.

C'était bien moins le partage de ma fortune que celui de mon cœur, que je redoutais pour lui. Enfin la nature m'avait formée pour l'amour maternel, et ce fut ma seule passion. Mes jours se sont écoulés dans une douce tranquillité, dont rien, jusqu'au dérangement de ma santé, n'avait troublé le cours.

Bonsoir, ma chère Sophie. Je finis brusquement, en voyant que j'ai écrit un volume.

LETTRE XII.

La Marquise, à madame de Valville.

26 Février.

On parle de la guerre, ma chère Emilie; vous le dire n'est-ce pas vous peindre toutes mes alarmes? Dans l'état où je suis, comment pourrais-je soutenir cette idée? Ah! que les consolateurs sont insupportables. On croit me tranquilliser en me représentant que tôt ou tard je devais m'attendre à cet événement. — N'est-ce donc rien que de voir reculer le malheur?

Hélas! encore un an d'attente, et cette douleur aurait pu m'être épargnée.

Je ne songe plus à moi ; je ne vois que mon fils, et les dangers où il va être exposé. — Sa vie, qui est tout pour moi, ne sera rien pour les autres.

Je ne comprends pas qu'il puisse être vu avec indifférence, et cette vérité m'étonne autant qu'elle m'afflige. Il n'est encore connu de personne, il faudra du tems pour qu'on s'intéresse à lui.

Je lui cache ma faiblesse et mes frayeurs ; je ne veux point porter atteinte à son courage. Il faut qu'il remplisse avec honneur l'état dans lequel ses ancêtres se sont distingués ; mais il ne m'est pas défendu de pleurer, pourvu qu'il ne soit pas témoin de mes larmes.

La société qui faisait quelques distractions à mes maux habituels, m'est devenue insupportable. A chaque personne qu'on m'annonce, le cœur me bat, par la crainte d'ap-

prendre la confirmation d'une funeste nouvelle.

J'avais besoin, ma chère Emilie, de vous faire partager mes sentimens ; mais je suis trop agitée pour écrire long-tems; je ne connaissais point le travail de l'inquiétude. Mon fils, depuis qu'il est au monde, a toujours été en santé. Je suis née pour le calme, un chagrin violent ne tarderait pas à me tuer. — Il ne me reste que la force de vous embrasser.

LETTRE XIII.

Julie, à Sophie.

18 Mars.

Il m'est arrivé hier une chose assez singulière. A mon lever, je me suis aperçue que ma gouvernante était fort triste ; j'en ai conçu de l'inquiétude. Je l'ai questionnée, elle m'a paru embarrassée. Enfin elle m'a avoué qu'elle avait reçu une lettre de son mari, qui renfermait des choses très-importantes à mon repos ; qu'elle n'osait me les apprendre, de peur de m'affliger.

Pauvre demoiselle, a-t-elle ajouté, cet événement serait bien fâcheux. Comme son mari est auprès de mon père, ce discours m'a fort alarmée, j'ai craint qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident.

Après bien des prières, et la promesse de garder le secret, mademoiselle Bertaud a consenti à me communiquer sa lettre. J'en joins ici la copie qu'elle m'a permis de vous envoyer. Vous y verrez, ma chère Sophie, le sujet des craintes de ma gouvernante : comment une personne qui m'a élevée me connaissait-elle si mal! Je vois qu'on mêle toujours ses propres sentimens dans le jugement qu'on porte de ceux des autres.

Lettre de Dubois, valet-de-chambre de M. de St.-Olmond, à sa femme.

« Ma chère femme, tu m'as accusé d'aimer mieux mon maître que toi. Cela n'est pas vrai, et j'espère qu'à présent tu n'es plus en colère. Je t'aime comme ma femme, et si je ne t'aimais pas, pourquoi t'aurais-

je épousée? Je pleure en songeant à toi. Mais il y a quinze ans que je mange le pain de M. le baron. Quoiqu'il ne parle guère, il est bon maître; chacun a son honneur, le mien est de ne pas abandonner Monsieur; car s'il était malade, est-ce qu'un étranger le soignerait comme moi?

Est-ce que tu voudrais que je fusse un lâche, un mauvais domestique? Si cela était, tu ne m'aurais pas choisi pour être un bon mari.

Et puis mon maître, en voyant du changement en moi, pourrait s'en prendre à toi; il se repentirait de nous avoir mariés, et de m'avoir fait valet-de-chambre pour notre mariage. Il faut, par-dessus tout, être reconnaissant, quoi qu'il en coûte.

Pour parler d'autres choses, je te dirai un secret qu'il faut que tu gardes comme la prunelle de tes yeux. — Mon maître a eu anciennement de l'inclination pour une

dame belle et aimable, qui fut mariée à un autre. J'ai su le tout de ma mère, qui était femme de charge dans la maison. — Ils s'étaient perdus de vue. — La dame est veuve. M. le baron l'a retrouvée justement comme il allait s'embarquer. Elle a fait le trajet avec nous ; il a paru dans une joie où je ne l'avais jamais vu. — Je t'annonce que tout cela ne vaut rien pour notre chère demoiselle. J'ai entendu de certaines paroles ; mais il ne faut pas tout dire, et heureusement je n'ai pas le tems d'être indiscret.

Ma chère femme, toi qui as plus d'esprit que ton mari, cherche dans ta tête les moyens de rendre service à mademoiselle Julie.

On ne devinera pas d'où le coup part ; car, quand les maîtres ne confient rien, ils croient qu'on ne les voit pas faire. Nous sommes dans un pays où on voit bien des choses

qu'on n'a jamais vues. C'est pour une autre fois que je te conterai tout cela, mon maître a besoin de moi à tout moment. Je t'embrasse, ma chère femme, et suis, comme tu me l'as bien recommandé, ton fidèle mari. » DUBOIS.

Je ne voulais transcrire que l'article qui regarde mon père ; mais mademoiselle Bertaud ayant pris cela pour un mépris du style de son mari, je me suis vue obligée de t'ennuyer de la lettre entière.

Que je suis loin, ma chère Sophie, de répondre aux vœux de ma gouvernante. Elle voudrait que j'engageasse la marquise à presser le retour de mon père, et à mettre sous ses yeux quelques réflexions sur l'injustice des pères qui se remarient.

Moi qui souhaite le bonheur de tout le monde, comment ne regar-

derai-je pas celui de mon père comme mon plus cher intérêt? — Ce sont des enfans bien dénaturés, que ceux qui craignent que leur père ne se marie ! quel droit ont-ils sur les actions de celui à qui ils doivent la vie?

Qu'on craigne d'être moins aimé, je le conçois ; mais ce sentiment, tout naturel qu'il est, ne doit-il pas céder au desir de voir son père heureux ?

Je ne parlerai pas de la fortune, il faut être bien avide, bien méprisable pour s'occuper d'un héritage que son père possède encore, et dont il est maître de disposer à son gré; se croire des droits à cet égard, c'est le déposséder de son vivant, autant qu'il est possible.

A moi, sa fille, il m'aurait donné la vie pour que je devinsse un obstacle à ses desirs? A Dieu ne plaise que jamais j'en aie la coupable pen-

sée ! Je me haïrais, si je trouvais dans mon cœur la moindre disposition à suivre les conseils de ma gouvernante. C'est pourtant une fort honnête femme, mais ses vues sont bornées, et on ne peut exercer la vertu qu'en proportion des lumières qu'on a reçues.

D'ailleurs, son attachement pour moi l'aveugle ; en songeant à mes intérêts, elle devient incapable de considérer toute autre idée. — Je vais profiter de ce que j'ai appris, pour délivrer mon père des craintes que sa bonté pour moi pourrait lui faire concevoir sur son nouveau projet ; je lui montrerai tant de desir de le voir heureux ; je présenterai cette idée sous tant de faces, qu'il pourra se dire : Ma fille ne sera point affligée en apprenant mon mariage ; et moi, j'aurai la satisfaction d'avoir dissipé tous les nuages qui pourraient troubler son bonheur.

LETTRE XIV.

Julie à son père.

18 Mars.

MADAME la marquise m'a montré votre lettre, mon cher papa; j'ai vu avec beaucoup de joie que vous étiez en bonne santé; mais j'en attends la confirmation par vous-même, avec bien de l'impatience.

A peine réunie à mon père, il a fallu m'en séparer; cet événement m'a bien affligée. — Le parti que vous avez pris de me confier à votre amie, est une nouvelle preuve de vos bontés pour moi.

Quel avantage pour une jeune personne de se trouver sous la protection d'une femme qui a de l'ex-

périence, et qui veut bien lui accorder de l'amitié et des conseils. La santé de la marquise est fort altérée depuis votre départ : le chagrin de la voir souffrir, est la seule chose qui puisse troubler le bonheur d'être auprès d'elle. — Ses bontés pour moi sont au-dessus de toute expression ; et quoique je m'applique sans cesse à les mériter, je reconnais que c'est à vous que je les dois, bien plus qu'à moi-même.

Je voudrais, mon cherp apa, que la curiosité de voir des choses nouvelles, fît une distraction au triste sujet de votre voyage ; vous êtes dans un climat qu'on dit si beau ! Je fais des vœux pour que vous y jouissiez de tout ce qui peut vous plaire ; s'ils étaient exaucés, je sens que cela adoucirait le chagrin que me donne votre absence.

Je vous aime d'une manière qui fait, mon cher papa, que si je

vous savais heureux , cela suffirait pour que je fusse toujours contente.

Le bonheur de mon père est tout pour moi ; j'en suis occupée sans cesse , et je regrette souvent de n'être pas plus âgée , pour qu'il trouve en moi une société plus convenable à sa raison , et plus digne de sa confiance. Quoique je sente bien l'avantage d'être l'unique objet de vos affections , j'ai regretté depuis votre départ, que le ciel ne m'eût pas accordé un frère ; il vous aurait accompagné dans ce grand voyage ; et en quittant un de vos enfans , l'autre vous aurait consolé de son absence.

Quand je vois la marquise songer à la mort, cela me donne des idées tristes et peu faites pour mon âge. — Je me dis : Si je venais à manquer , que deviendrait mon pauvre père dans sa vieillesse ; il serait isolé et sans consolation ,

car il n'y a qu'une femme et des enfans qui fassent une véritable ressource.

Ce tems est loin encore, mais sa durée même n'offre-t-elle pas plus de possibilité pour que la vie me soit enlevée pendant cet espace? Enfin, mon cher papa, tout ce que je sens, tout ce que j'éprouve se rapporte à vous, vous êtes le centre où vont se réunir toutes mes pensées. Les hommes ne s'occupent que des moyens d'être heureux : vous avez, mon cher papa, un motif encore plus pressant de chercher à le devenir, puisque le bonheur de votre fille est entièrement compris dans le vôtre. C'est avec ces sentimens et mes profonds respects, que je suis, mon cher papa, votre très-h...

J'ai voulu faire partir cette lettre avant de te la montrer. J'ai toute

confiance dans la sagesse de Sophie; mais je sens que l'intérêt qu'on prend à ses amis, porte, dans de certaines occasions, à leur donner des conseils moins délicats que ceux qu'on prendrait pour soi-même.

LETTRE XV.

Reponse de Sophie à Julie.

20 Mars.

Votre ame est adorable, ma chère Julie : sans réflexion, sans effort, elle est toujours animée par le sentiment le plus noble, et cela se trouve si naturellement en vous, que vous n'apercevez même pas le mérite qui s'y trouve.

Ce que l'on n'acquiert ordinairement que par de longues méditations et des sacrifices pénibles, la nature l'a placé en vous comme une partie de votre existence. Je suis sûre qu'il vous en coûterait plus d'efforts pour cesser d'être vertueuse, qu'il n'en coûte aux autres pour le devenir.

Après avoir rendu un juste hom-

mage aux rares qualités de ma belle amie, il faut qu'elle souffre que je lui reproche, comme je l'ai fait tant de fois, de manquer aux premières règles de la prudence. Avant de s'abandonner aux sentimens même les plus estimables, la raison veut qu'on examine s'il ne peut en résulter aucun inconvénient grave.

S'il ne s'agissait que de la réduction de fortune qu'entraîne un nouveau mariage, j'applaudirais à votre désintéressement. Mais est-il sûr que ce mariage fasse le bonheur de votre père ? sur quel fondement cette opinion serait-elle appuyée, n'ayant nulle connaissance de la personne qu'il veut épouser ?

Vous me direz que le baron est rempli de raison ; mais, ma chère amie, est-il un homme qui reste sage, quand il est gouverné par une passion ? — Si cette femme n'é-

tait pas digne de lui, ne serait-il pas bien fâcheux d'avoir détruit le seul frein qui pouvait l'arrêter, la crainte d'affliger sa fille ?

Il me reste cependant un espoir ; la générosité, la tendresse d'un enfant sont de puissans motifs pour qu'un père lui fasse des sacrifices. Entraînée par l'effusion de vos sentimens, vous n'avez pas aperçu, ma chère Julie, qu'en vous montrant une si digne fille, vous obligiez le baron à se montrer un père reconnaissant. Je remercie le ciel que cette réflexion vous ait échappé, car, à force de bien faire, il pourrait arriver que votre démarche eût un effet tout contraire à votre volonté.

Tout dépend de la nature des sentimens de M. de Saint-Olmont ; s'il n'a qu'un goût, il ne balancera pas à le sacrifier à une fille si vertueuse et si tendre. — Mais s'il est vérita-

blement amoureux, il ne verra dans votre façon de penser, qu'une raison de plus pour anéantir tous ses scrupules.

En voyant dans votre lettre qu'il est avantageux et même nécessaire à une jeune fille de se trouver sous la protection d'une femme raisonnable, il croira travailler pour vous en suivant ses propres desirs. Il n'est pas un mot de cette lettre qui ne renferme une séduction pour encourager et mettre à son aise un homme passionné. Si vous connaissiez parfaitement celle qu'il aime, s'il était démontré que le bonheur de votre père fût le résultat de ce mariage, qu'auriez-vous pu faire de plus !

Il serait à désirer que les vertus de mon aimable amie fussent guidées par une raison plus sûre, alors qui pourrait approcher de vos perfections ?

Cependant, ma chère Julie, croyez qu'en blâmant votre démarche, je sens tout le mérite qu'il faut avoir pour commettre de semblables fautes ; mais vous avez trop de vertus pour que je vous accorde de l'indulgence ; je vous veux parfaite, puisque vous avez si peu à faire pour le devenir.

LETTRE XVI.

La Marquise, à la comtesse de Valville.

28 Mars.

Ma santé s'affaiblit tous les jours, ma chère comtesse. On veut me persuader que le retour du beau tems me rendra des forces. Je souris à cette espérance, pour ne pas décourager ceux qui veulent me la donner ; mais elle n'entre point dans mon ame.

Hier après midi, il faisait chaud pour la saison où nous sommes. Julie et mes femmes me prièrent de consentir à ce qu'on me portât dans le jardin. J'étais bien faible, et j'aurais mieux aimé rester en repos ; mais le desir de leur faire plaisir

me décida. L'action de quitter ma chambre leur paraissait un pas vers la guérison. Je me laissai conduire ; quoique la route ne soit pas longue, j'en fus étourdie. On me plaça à l'entrée du petit bois. Il faisait le plus beau soleil.

Il n'y a que les malades, ma chère Emilie, qui sentent bien le prix du soleil. En santé, on a tant de jouissances qu'on ne s'arrête pas à celles qui reviennent tous les jours ; mais quand on se sent défaillir, il semble qu'il redonne de la vie ; on est ranimé par sa chaleur, il réjouit par son éclat.

Pendant quelques momens, je me sentis renaître, je contemplais avec plaisir des objets que j'avais cru ne revoir jamais.

Dans le nouveau sentiment qui m'animait, je désirai voir mon fils. Il n'était pas encore habillé ; je résolus de l'attendre, je voulais qu'il

me vît au jardin. Les malades sont comme les enfans ; tout fait événement pour eux.

J'avais d'abord considéré avec plaisir la verdure déjà sensible sur les arbrisseaux, le prime-vère, les jacynthes, la violette et la beauté du printems, quand tout-à-coup un retour sur moi-même me fit m'écrier : Quoi ! tout renaît dans la nature, et moi je me sens mourir. Des larmes inondèrent mon visage, jamais mon cœur n'avait été si oppressé ; c'est la première fois que la crainte d'affliger les autres ne m'a pas donné la force de me contraindre.

Tout le monde pleurait ; je demandai qu'on s'éloignât ; je voulais recueillir mes forces dans la solitude. J'adressai des vœux au ciel pour qu'il m'accordât le courage de me soumettre à ma destinée.

La prière attendrit l'ame ; mes douleurs devinrent plus douces. Je

dis adieu à tout ce que je voyais, bien persuadée que c'était pour la dernière fois que je le voyais.

Combien de soirées ai-je passé dans ce beau jardin, à m'entretenir de tous les biens que la fortune m'a prodigués! C'est dans ce jardin que j'ai vu marcher mon fils pour la première fois; c'est là où je jouissais des jeux de son enfance.

Ah! mon amie, que c'est un triste souvenir que celui des jours de plaisirs qui ne reviendront plus.

Un peu de vent qui survint fit rapprocher Julie et mes femmes; on me pria de rentrer dans ma chambre; j'avais peine à m'arracher du jardin. Voilà la dernière fois, disais-je en moi-même, que j'y viendrai.

Mon fils arriva comme je sortais. Celle de mes femmes qui l'a élevé, lui fit un reproche de sa paresse, en l'accusant d'être cause que j'avais

souffert du froid pour l'attendre. Il ne répondit rien ; mais, en me baisant la main avec beaucoup de tendresse, les larmes lui vinrent aux yeux. Quelle excuse aurait valu ce sentiment !

On me porta dans mon lit ; un peu de frisson fut suivi de la fièvre. La nuit a été très-mauvaise ; aujourd'hui je suis d'une faiblesse extrême, ce n'est qu'en mettant des heures d'intervalle qu'il m'a été possible d'écrire cette lettre. Fasse le ciel que ce ne soit pas la dernière !

Quoi ! si jeune encore, il me faudra quitter la vie ! cette fortune immense, dont je me suis plu à secourir les autres, ne pourra rien pour moi ; les vœux de mes amis, les prières des malheureux, le désespoir de mes domestiques, tout sera impuissant pour me retenir à la vie, rien ne pourra me défendre contre la mort, il faudra que ceux

qui m'aiment me laissent entraîner au tombeau.

Emilie, ma chère Emilie, n'oubliez jamais la compagne de votre enfance, votre meilleure amie. — Aimez mon fils, protégez mes domestiques ; je vous recommande tout ce qui m'aima, tout ce qui me fut cher.

Adieu Emilie. Je pleure en vous disant adieu. Que ce mot est terrible quand il ne signifie plus un tems, mais une éternité.

Je vous ferai donner de mes nouvelles, si. . . . je ne puis vous en donner moi-même.

LETTRE XVII.

Julie, à la comtesse de Valville.

3 Avril.

MADAME la marquise me charge, Madame, de vous donner de ses nouvelles ; elles sont bien tristes pour tous ceux à qui elle est chère ; sa faiblesse augmente tous les jours; elle ne quitte plus son lit, on l'empêche de parler ; elle nous fait approcher, nous regarde, nous serre la main, des larmes s'échappent de ses yeux. Douce et tendre dans son affliction, il ne lui échappe aucun murmure, pas un seul mouvement d'impatience. — Le cœur est déchiré par ce touchant spectacle, souvent nous sommes obligées de la quitter pour lui dérober nos larmes. Elle

pense à vous, madame, et prononce votre nom en pleurant. Fasse le ciel que je puisse vous donner bientôt des nouvelles plus consolantes, et vous présenter l'assurance de mon respect sous des auspices plus heureux !

LETTRE XVIII.

Julie à Sophie.

5 Avril.

MON ame est pénétrée de douleur, ma chère amie ; je vois la meilleure, la plus aimable des femmes touchant à sa fin. Toute la maison présente l'image du désespoir ; il n'y a de tranquillité que chez la malade, partout ailleurs on n'entend que des cris et des gémissemens. Quel exemple de vertu elle nous donne !

Dans mes lectures, j'avais vu des exemples de mort courageuse ; mais il entrait toujours quelque mépris de la vie dans cette résignation philosophique.

C'est, au contraire, en chérissant

la vie, en regrettant tout ce qu'elle quitte, en pleurant sur sa destinée, que madame de Saint-Géran montre une douceur, une patience angélique.

Les médecins, si accoutumés à voir souffrir, ne peuvent la considérer sans attendrissement, quand ils voient dans ses regards la prière ardente de lui sauver la vie, ou au moins de lui donner quelques espérances.

Il y a huit jours, nous étions bien loin de prévoir le malheur qui nous menace. La marquise était faible; mais rien n'annonçait un danger présent. Il n'était plus question des bruits de guerre qui l'avaient alarmée, quand un ordre, adressé à son fils pour joindre son régiment avant l'époque ordinaire, a réveillé toutes ses inquiétudes : c'est cet ordre qui lui a porté le coup mortel. — Quand il arriva, le comte

était absent. Elle me fit appeler ; sa porte fut défendue à tout le monde ; elle me pria même d'ôter la clef de sa chambre.

Alors elle se livra sans contrainte à toute sa douleur, versa des torrens de larmes, se plaignit avec une chaleur que je ne lui avais jamais vue.

J'ai si peu à vivre, disait-elle, et on m'enlève mon fils ! je n'aurai pas la consolation de le voir jusqu'à mon dernier moment ; il reviendra quand je ne serai plus : c'est un éternel adieu que je vais prononcer.

La violence de ses plaintes, prolongées long-tems, ayant épuisé la nature affaiblie, amena un état plus calme : alors je demandai si sa maladie n'était pas un motif légitime pour demander un mois de congé pour le comte.

Les yeux de la marquise se rani-

mèrent : Non, ma fille, me dit-elle avec force. Dès qu'il est question de guerre, il faut qu'il parte : le cruel préjugé de son état le force à quitter sa mère mourante, à précipiter sa fin ; et pour ne pas manquer à l'honneur, il faut qu'il manque aux lois de la nature.

Ce sont les idées reçues, je m'y conformerai ; et la dernière action de ma vie n'imprimera point une tache sur le commencement de la vie de mon fils.

L'effort de raison qu'elle fit en ce moment, ayant rappelé son courage, elle remit l'ordre au comte avec les apparences de la tranquillité.

Le premier mouvement du jeune homme fut un sentiment de joie ; mais ayant remarqué que sa mère était abattue, il se jeta dans ses bras avec une action toute passionnée ; il lui promit qu'il ne serait jamais

blessé, l'exhorta à s'occuper de la gloire qu'il allait acquérir : il parlait avec une assurance qui ne lui est pas ordinaire ; il semblait que l'idée d'aller défendre sa patrie l'eût fait sortir de l'enfance. — Il avait tant de grâces dans toutes ses manières, que la marquise, enchantée de le voir si aimable, oublia, en le regardant, que bientôt elle ne le verrait plus.

Quand le comte fut retiré, elle pleura encore ; mais plus doucement que l'après-midi. Le départ était fixé à trois jours ; je fus témoin de leurs adieux. Ce souvenir m'arrache encore des larmes. Je suis si attachée à madame de Saint-Géran, que tous ses sentimens deviennent les miens ; d'ailleurs son état mêle des idées funestes à celle de leur séparation.

Trois fois elle fit rappeler son fils après qu'il eut quitté sa chambre ;

comme il montait en voiture, elle le demanda encore, et le serrant dans ses bras avec transport, elle s'accusa de montrer trop de faiblesse.

Toute ma tendresse pour vous, mon fils, ne m'excuserait pas, si mon état ne me rendait incapable de courage et digne de pitié. D'après ce que vous voyez, persuadez-vous bien que si j'avais à me plaindre de vos sentimens ou de votre conduite, je n'y survivrais pas; mais je ne serai point exposée à ce malheur : partez, mon fils, je vous ai arrêté trop long-tems.

Le jeune comte était à genoux auprès du lit de sa mère ; il était fort touché ; mais on ne voyait dans son attendrissement aucune marque de faiblesse. Il parla peu. — Je n'aimerai jamais rien autant que je vous aime, vos bontés me seront toujours présentes. Je les mériterai,

maman, je serai digne de vous : voilà tout ce qu'il put prononcer en pleurant ; et lui donnant un dernier baiser, il courut vers la porte avec beaucoup de précipitation. Je le suivis jusqu'au salon ; il me prit la main, la baisa.

Julie, je vous recommande ma mère, soyez sa fille, et n'oubliez jamais un frère qui vous aime bien tendrement.

Je rejoignis la marquise ; elle pleurait amèrement, et le bruit de la voiture lui causa un grand saisissement. J'en fus émue aussi ; car les mouvemens d'une ame si tendre se communiquent nécessairement.

Dans la peine où nous sommes, j'ai oublié de vous dire que cette baronne qui caressait tant le comte, est retournée dans sa province. Quand il en apprit la nouvelle, il fut triste ; mais cela n'a pas duré long-tems, et je dois dire que son

attachement pour sa mère n'a pas permis qu'il pût s'occuper d'autre chose que de sa maladie. Cela est bien louable dans un jeune homme. Adieu, ma chère Sophie, j'ai passé une partie de la nuit auprès de la marquise ; elle s'est endormie, et j'ai pris ce tems pour t'écrire.

LETTRE XIX.

Julie à Sophie.

18 Avril.

Tout est perdu, ma chère amie, nous n'avons plus d'espérances que celles qui viennent de l'ardeur de nos desirs. La marquise est à toute extrémité. Elle est étendue dans son lit, sans mouvement, sans voix, son état est semblable à la mort ; cependant ses traits ne sont point altérés, et, sans une extrême pâleur, sa beauté serait la même : n'est-ce pas un signe favorable ? car les approches de la mort doivent présenter des apparences terribles. Je recherche par-tout de l'espoir ; je ne puis me résoudre à n'en pas avoir.

C'est l'amour maternel qui l'a conduite au tombeau : malheureuse femme, tout s'est réuni pour l'accabler ! Elle avait conjuré son fils de lui donner de ses nouvelles sur sa route ; dix jours se sont passés sans en recevoir ; si c'est sa faute, il est bien coupable !

Comme elle ne voit que ses médecins, il était facile d'empêcher qu'on ne lui parlât de la guerre ; mais nous n'avions pas pensé aux lettres du comte ; il était impossible de les supprimer. Cet imprudent jeune homme ne se représentant point assez vivement la tendresse de sa mère et l'état où il l'a laissée, annonce sans ménagement que la guerre va être déclarée. Apparemment il ne suppose pas qu'elle puisse l'ignorer.

J'étais auprès de la marquise, quand on lui remit cette lettre attendue avec tant d'impatience. Elle

l'ouvrit vite; et dès les premières lignes, elle s'écria : Je suis perdue; tout le monde m'a trompée; j'en mourrai seulement plus tard. En achevant ces mots, elle tomba évanouie.

On fut long-tems à la faire revenir. Dès qu'elle eut repris ses sens, elle voulut écrire à son fils, pour le conjurer de donner de ses nouvelles tous les courriers : elle n'ordonnait pas, elle suppliait. — S'il y avait une affaire, disait-elle, et que je n'eusse pas la preuve que vous êtes en vie, je mourrais sur-le-champ. Ayez pitié de votre mère, mon cher fils ; une négligence dans l'état où je suis, vous donnerait l'éternel remord d'avoir abrégé ma vie.

Après avoir écrit cette lettre, la marquise fut plus tranquille. Deux jours se passèrent sans qu'il arrivât rien de nouveau ; mais le troisième, à sept heures du soir, on annonça

le commandeur de Saint-Géran. L'état de sa belle-sœur a précipité son retour. Cet homme, qui ne fait rien par sentiment, attache beaucoup d'importance aux devoirs de parade. Incapable de s'affliger, il ne comprend pas l'affliction des autres. Sa rudesse, son desir d'ordonner, qui le tient toujours en mouvement, ses discours sur la maladie, sur les remèdes, dénués de tout intérêt, n'annoncent que l'envie de contrarier et de tourmenter les autres. — Tout cela pesait affreusement sur la pauvre malade; et l'impossibilité d'épancher son cœur avec moi, achevait de l'accabler.

Qu'il est cruel, dans des momens où rien ne devrait troubler le repos, d'avoir des parens d'un tel caractère! c'est un usage barbare que la nécessité de les recevoir; l'amitié seule devrait donner le

droit d'entrer chez un malade.

Ce n'est pas le tems de parler de la manière dont me traite ce farouche personnage; il me hait par la seule pensée que son neveu pourrait m'aimer. Une inclination de tête, qui n'a pas même l'air de la protection, mais du dédain, est la seule politesse qu'il m'accorde. Mon ame est trop affligée pour peser sur ces détails.

L'intendant de la marquise a écrit au comte pour l'instruire de l'état de sa mère. J'espère que la permission de lui dire un dernier adieu ne sera pas refusée : il serait barbare de refuser à un fils la liberté et la consolation de remplir le plus sacré des devoirs.

Adieu, ma chère Sophie; je t'écrirai tous les jours.

LETTRE XX.

Julie à Sophie.

19 Avril.

La meilleure des femmes touche à sa fin. Je succomberais à ma douleur, si l'indignation que m'inspire le commandeur, ne soutenait mes forces. La crainte de lui abandonner la malade, me tient éveillée jour et nuit. Il ne paraît nulle émotion sur le visage de ce mauvais frère ; il ne songe qu'à se montrer le maître de la maison; il parle de tout ce qu'il faudra faire quand sa malheureuse sœur n'existera plus. Quel supplice pour un malade de se voir, par sa maladie même, forcé à souffrir un tyran qui ne le laisse pas jouir en paix des seuls momens

qui lui restent à vivre ! Peut-être chaque famille offre-t-elle un spectacle semblable, dans les dernières scènes de la vie.

Je ne quitte point mon amie ; assise auprès de son lit, j'écoute tous ses mouvemens ; je la sers, je pleure, et reste immobile les yeux fixés sur elle. Ce matin, une faiblesse qui a duré long-tems, nous a remplis de terreur. Je n'ai pas la force d'écrire davantage.

LETTRE XXI.

La gouvernante de Julie, à Sophie.

20 Avril.

Tout est fini, ma chère demoiselle, et ma jeune maîtresse est dans un état qui me donne beaucoup d'inquiétude.

Elle était dans la chambre de madame, abymée dans ses pleurs, quand les cris des femmes-de-chambre ont averti qu'elle rendait le dernier soupir. C'est une belle ame devant Dieu ; celle-là n'aura pas besoin de miséricorde ; elle a fait tant de bien à ses domestiques et aux pauvres ! aussi est-ce une désolation dans la maison ; je crois qu'ils en tomberont tous malades.

Mademoiselle s'est évanouie ; on

l'a emportée de la chambre; je l'ai couchée; et quand elle a repris ses sens, il a fallu lui apprendre de nouveau la funeste nouvelle, car elle voulait descendre chez madame.

La fièvre est survenue avec du délire. Elle retournera auprès de vous dès qu'on pourra la transporter. Le médecin a défendu qu'elle quittât son lit. J'ai bien du chagrin, ma chère demoiselle. — M. le commandeur a fait dire à ma maîtresse qu'elle pouvait rester jusqu'à sa guérison ; mais il n'est point venu la voir.

Chacun va faire sa prière dans la chambre de la défunte; j'y ai été comme les autres.

Je craignais de regarder du côté du lit, et je ne pouvais m'en empêcher. — Ah ! comme ils disent, cette chère dame est sûrement une sainte, car la mort n'a rien d'ef-

frayant sur son visage. Plus immobile qu'une personne qui dort et toujours belle, il semble que Dieu l'ait changée en statue, comme dans le livre de fables que nous lisions au couvent. Je la pleure comme si j'avais eu l'honneur de la servir; et c'est en essuyant mes larmes, que j'ai l'honneur de me dire, avec un profond respect, mademoiselle, votre très-humble, etc.

LETTRE XXII.

Julie à Sophie.

22 Avril.

Je veux t'écrire, ma chère Sophie, et je ne le puis ; mon cœur est déchiré ; ma tête est faible ; tous les objets me semblent changés.

Je voudrais aller dire un dernier adieu à celle que je ne reverrai plus ; on m'arrête, et ma faiblesse me condamne à l'obéissance.

Je t'ai demandée dans mon délire, comme je te souhaite dans ma raison ; on n'a pas jugé à-propos d'avoir égard à ma demande.

Je désire et je crains également de quitter cette funeste maison. Pleurer auprès de toi, est le seul soulagement que je puisse désirer. Adieu : mon accablement est extrême.

LETTRE XXIII.

Julie à Sophie.

25 Avril.

J'ai tant de choses à dire, que je ne puis parler; tous mes sentimens voudraient se faire jour à-la-fois; l'ordre, la lenteur d'un récit m'est insupportable; mon agitation est au comble; la main me tremble; je vais prendre l'air pour me calmer et être en état de faire le récit de tout ce qui s'est passé.

Le comte ayant eu la permission de revenir, a marché jour et nuit. Il est arrivé avant-hier au soir. — Comment est ma mère? furent ses premières paroles. — Personne n'ose répondre; on pleure; il se précipite vers la chambre de sa malheureuse mère; le commandeur l'arrête avec

autorité; il persiste; on est forcé de lui annoncer l'affreuse vérité. Ses cris retentissent dans toute la maison; je crois encore les entendre; mon cœur en fut déchiré.

Le commandeur l'entraîne; mais dès qu'il peut s'échapper, il vole chez moi. — Julie, ma sœur, nous n'avons plus de mère.... , furent les seules paroles qu'il put prononcer. — Ses larmes, ses sanglots menaçaient de l'étouffer. Ce qu'il me fit éprouver, réunit sur lui tous mes sentimens; il me sembla que je ne devais plus m'occuper que du fils de mon amie : toute la tendresse que j'avais pour elle se tourna sur lui.

Il fut touché de ma sensibilité; sa douleur en devint plus douce, et nous pleurâmes ensemble la meilleure des mères.

Pleurer ensemble calme le désespoir; et nous commencions à être

capables de parler, quand le commandeur, ayant sçu que son neveu était chez moi, l'a envoyé chercher. Il a eu la barbarie de lui défendre d'y rentrer.

Défendre à un frère de voir sa sœur ! lui refuser la consolation d'entretenir la seule personne qui soit à l'unisson de sa douleur ! — Cet homme n'a nulle compassion pour le malheur des autres.

Sous le prétexte d'avoir besoin d'un repos qu'il était bien loin de pouvoir goûter, le comte quitta son oncle de très-bonne heure.

A peine seul, il se sent tourmenté du desir de voir et d'embrasser encore une fois sa mère. La nuit, la solitude exaltent ce desir, en font un besoin irrésistible. Il attend impatiemment les premiers rayons du jour ; et avant six heures, il descend doucement, et entre dans l'appartement de sa mère.

Le prêtre qui la gardait était endormi. Une femme-de-chambre, qui veillait, effrayée de la vue du jeune homme, veut l'empêcher d'approcher; il la repousse et ne l'écoute pas. Cette fille court chez le commandeur, pour qu'il vienne arracher son neveu à ce spectacle de mort et de douleur. — Libre de s'abandonner à ses mouvemens, le comte se jette à genoux auprès du lit de sa mère, lui baise les mains, les inonde de larmes; il l'appelle à grands cris, la presse de lui répondre : il ne veut pas qu'elle soit morte; il l'embrasse, la serre dans ses bras, et la marquise pousse un profond soupir.

L'étonnement, la joie et la frayeur le font tomber sans connaissance auprès du lit de sa mère.

Le commandeur arrive et trouve son neveu évanoui; on le transporte au jardin; on l'étend sur

l'herbe ; ni l'air, ni le mouvement ne le rappellent à la vie ; on crie ; on s'alarme ; le bruit m'attire à la fenêtre ; j'oublie ma faiblesse ; je vole auprès du comte, et lui fais respirer des sels.

Je le vois pâle, immobile ; son danger glace mes sens : je serais tombée à côté de lui, si le desir de le secourir n'eût sontenu mon existence. Le commandeur s'emportait contre les domestiques ; les femmes criaient ; tous perdaient la tête.

Le chirurgien qu'on avait appelé désespérait de la vie du comte.

Et lui seul, ma chère amie, lui seul au monde savait que la marquise était encore en vie. — Un moment plus tard ; je ne puis y penser sans frémir ! — Les trois jours qu'elle avait demandé étaient expirés ; l'heure fatale allait sonner, et tout se préparait pour la lugubre cérémonie. — Les accens de mon

désespoir, étaient arrêtés par mon désespoir même ; il me restait à peine la force de sentir. J'étais immobile, à genoux auprès du malheureux jeune homme, que je croyais expiré ; un autre spectacle, non moins terrible, me glaçait d'effroi.

Je voyais la cour se remplir de prêtres, de flambeaux, et déjà l'affreuse cohorte montait les degrés du vestibule.

Oh ! providence, je ne cesserai jamais de te bénir et de t'adorer.

A l'instant où ma malheureuse amie allait encore vivante être engloutie pour toujours dans les entrailles de la terre, son fils revient à la vie ; il est quelques momens sans pouvoir se reconnaître, et rassembler ses idées. Enfin il s'écrie : Ma mère n'est pas morte, je veux la voir ; il court vers son appartement. Le commandeur crie aux domestiques de s'opposer à son passage. On

veut l'arrêter. — Si quelqu'un, dit-il, est assez hardi pour me toucher, sa vie me répondra de son audace; ma mère n'est pas morte.

Le commandeur le traite de visionnaire, et veut lui fermer l'entrée de la maison. — Retirez-vous, Monsieur; en ce moment je ne dois obéir à personne.

La passion qui le guidait était tellement empreinte sur son visage, qu'elle commandait par sa force à tous les esprits. Le commandeur même n'osait plus résister. — Nous le suivîmes tous comme entraînés par la puissance qu'il avait prise sur notre ame. — Il entre dans la chambre, s'asseoit au chevet du lit de sa mère, charge le commandeur de renvoyer les prêtres qui remplissaient déjà les premières pièces de l'appartement, ordonne qu'on rappelle les médecins, fait sortir tout le monde, excepté les femmes-de-

chambre et moi. — Je ne savais que penser de tout ce que je voyais. La marquise ne donnait aucun signe de vie, je croyais le comte en délire, et ma tête était renversée par toutes les secousses que j'avais essuyées dans cette journée.

Pour lui, les yeux toujours fixés sur sa mère, il épiait le moment où elle donnerait quelques signes de vie. Son attention le rendait calme; il nous apprit ce qui s'était passé le matin, et nous assura qu'il l'avait entendue soupirer.

Personne ne pouvait croire le comte, et personne n'osait le détromper.

Je tremblais de voir le commandeur; il emploierait la violence pour arracher son neveu d'une place qu'il jurait que rien ne lui ferait quitter.

Nous passâmes plus de deux heures dans la même situation; en-

fin, vers midi, le comte s'écria : Je lui ai vu faire un mouvement. Quelques instans après, nous entendîmes ces mots prononcés d'une voix très-faible : — J'ai dormi bien longtems.

Les femmes, effrayées, s'éloignèrent. Je m'avançai en cachant le comte ; je lui fis signe de contenir ses transports. C'était par instinct que je sentais le danger de le présenter tout-à-coup aux regards de sa mère, car j'étais incapable de réflexion ; j'agissais comme dans un songe ; je n'étais pas à moi, il serait impossible de donner une idée de mon état : tout ce que je puis dire, c'est qu'en vingt années on n'éprouve pas autant de sensations que j'en ai eu dans cette journée.

Les médecins arrivèrent ; ils furent fort étonnés de trouver la marquise en vie ; ils avaient prononcé qu'elle ne pouvait en revenir.

Le mouvement excité par cette visite, me donna le tems de faire cacher le comte derrière un paravant qui couvrait la porte. Il voulait entendre ce que diraient les médecins. La malade n'ouvrait point les yeux, et ne donnait aucun signe de connaissance ; mais la respiration et le mouvement du poulx étaient rétablis. Il survint une convulsion ; on craignit qu'elle n'eût pas la force de résister à cette crise, et on nous pria de sortir. L'agitation du comte et la mienne ne nous permettaient pas de parler ; nous attendions la sortie des médecins avec une impatience et un frémissement qui ne peuvent s'exprimer.

Ils vinrent enfin, et nous apprirent que la marquise était hors d'affaire ; sa maladie avait été causée par des tubercules, et la nature l'avait sauvée.

La joie, les transports du comte

présentaient le plus touchant délire. Il pleurait, remerciait les médecins, les serrait dans ses bras, se jetait à genoux pour rendre grace au ciel, me baisait les mains, et ordonnait des aumônes pour tous les pauvres qui prieraient pour sa mère. Cependant les médecins ayant recommandé d'éviter tout ce qui pourrait causer de l'émotion à la malade, et assuré que le calme etait nécessaire à son rétablissement, j'engageai le comte à retourner tout de suite à son régiment. La joie de le revoir, et le chagrin de le perdre presqu'au même instant, pouvaient occasionner des commotions dangereuses pour la marquise.

Après bien de la résistance, il promit de se rendre à ma prière. Comme je remontais dans ma chambre, nous entendîmes la voiture du commandeur. Son neveu vola à sa rencontre, pour lui apprendre l'heu-

reux événement qui comblait nos vœux.

Il en parut plus surpris que touché ; cependant il voulut entrer sur-le-champ chez la marquise : vainement l'ordre des médecins fut allégué, il assura, en criant à tue-tête, qu'il ne ferait point de bruit, que la porte de sa belle-sœur ne devait dans aucun tems être fermée pour lui.

Mais, mon oncle, les médecins.— Je n'ai pas besoin de la Faculté pour connaître les règles de la prudence.

Le jeune homme, pétrifié de trouver un cœur qui ne partageât pas sa joie, se borna à prier son oncle de garder le secret sur son arrivée : Monsieur, je sais ce que je dois dire ou taire, fut toute sa réponse.

Céder à l'avis d'un jeune homme serait se compromettre ; le commandeur n'admet pas qu'on puisse avoir raison, quand on n'a pas vécu autant que lui.

Heureusement une des femmes de la marquise vint dire que sa maîtresse était endormie ; il fallut bien que son beau-frère consentît à remonter chez lui.

Deux heures du matin.

A l'heure du souper, ma gouvernante rencontra le comte qui l'attendait au bas de l'escalier. Il lui remit un billet dans lequel il me priait instamment de lui accorder un quart-d'heure de conversation, après que son oncle serait retiré. Il fallait absolument nous concerter pour ce que nous aurions à dire à la marquise, quand elle serait en état de nous entendre. Je ne balançai pas à consentir à sa demande.

C'était le fils de mon amie, c'était un frère qui me priait de causer avec lui sur les mesures qu'il fallait prendre pour cacher à sa mère

tout ce qui pourrait l'inquiéter. Il ne me vint pas même à l'esprit qu'une démarche aussi fondée en raison pût blesser la bienséance ; et je ne sais pourquoi, en t'écrivant, je cherche à m'en justifier.

Ma bonne est une femme très-raisonnable ; s'il y avait eu quelque chose à dire sur ce sujet, elle n'y aurait pas manqué.

Elle regarde le comte comme un enfant ; et puis ne devait-elle pas être présente à notre conversation ? Si tu nous blâmes, ma chère Sophie, songe que nous avions été livrés à des impressions si fortes, qu'il était impossible que nous fussions occupés de petites considérations.

J'attendais impatiemment mon jeune ami. A onze heures, il frappa doucement à la porte, et ma bonne ouvrit. Comme il nous remercia toutes deux ! Cette entrevue était

bien différente de celle de la veille : maintenant nous étions dans tous les ravissemens de la joie.

Cependant la pensée de l'horrible danger qu'avait couru la marquise pendant l'évanouissement de son fils, nous rejeta dans une terreur affreuse. Ma gouvernante, pour nous arracher à cette effrayante image, nous ramena au bonheur que nous avions de la posséder encore, et nous pressa d'examiner ce qu'il conviendrait de lui dire, quand elle serait en état de faire des questions.

Je jugeai qu'alors sa première idée serait d'avoir des nouvelles de son fils ; et s'il n'écrivait qu'après son retour, ce délai pourrait causer beaucoup d'inquiétudes à la marquise : je proposai qu'il écrivît sur-le-champ ; je donnerais sa lettre, comme arrivant de la poste, au premier moment où elle serait en état de l'entendre.

Le comte approuva mon projet, prit mon écritoire. Je m'assis à côté de lui ; il me regardait toujours, parlait de sa mère, et ne commençait point sa lettre. Je le pressais, il ne voulait que s'occuper de moi : nous étions comme des enfans. Ma bonne dormait, cette pauvre femme avait passé tant de nuits, qu'il aurait été cruel de la réveiller. — Pour moi, malgré la fatigue et les affreuses agitations que j'avais éprouvées, j'étais bien loin du sommeil, la résurrection de mon amie me transportait, et jamais je ne m'étais sentie si heureuse.

Un bruit, qui se fit entendre dans le corridor, suspendit toutes nos facultés ; et la voix du commandeur qui appelait un domestique, nous glaça d'effroi. Machinalement nous nous donnâmes la main comme pour nous défendre ; je tremblais

comme la feuille. Ah ! ma bonne amie, comme j'avais peur ! Je voulais que le comte sortît sur-le-champ; il me fit observer qu'il fallait attendre que le commandeur fût rentré dans sa chambre.

Nous nous approchâmes de la porte pour écouter sa marche ; la clef y était restée, il ne paraissait point de lumière : ne pouvait-il pas entrer pour en demander ? Mon jeune ami ne balança pas à pousser tout doucement le verrou.

Alors, nous croyant en sûreté, il se mit à contrefaire son oncle d'une façon très-plaisante.

Quoiqu'il soit porté naturellement à respecter ses parens, et que je n'aime pas à voir donner des ridicules, nous rîmes de cette folie; les procédés du commandeur éloignent le respect : cependant je me suis reprochée cette partie de la soirée, cela ne m'arrivera plus ; et, dans

des momens si heureux, ne doit-on pas pardonner toutes les offenses?

Ma bonne s'étant éveillée, nous en revînmes à la nécessité que le comte partît le lendemain. L'idée de quitter sa mère sans la voir, sans recevoir ses caresses, consterna mon jeune ami ; et voyant sa peine, je devins triste aussi.

Tout ce qu'on put obtenir de lui fut qu'il partirait le surlendemain, à condition qu'il verrait sa mère sans en être aperçu ; il nous démontra qu'il pouvait entrer sans inconvénient par une petite porte qui donne au pied du lit, et jura de rester caché sans faire aucun bruit : comment se refuser au desir d'un fils si tendre ? Nous promîmes tout ce qu'il voulut.

Il n'était plus tems d'écrire cette lettre à la marquise ; il fut convenu qu'il la remettrait le lendemain matin à ma gouvernante ; et, après que

je l'eus prié bien des fois de s'en aller, il sortit.

Quoiqu'il fût bien tard, je n'ai point voulu être heureuse sans Sophie. J'ai écrit aussi à madame de Valville ; j'aurais regardé comme un crime de la laisser dans la douleur un jour de plus ; mais mes forces sont épuisées. Bonsoir, ma bonne amie.

LETTRE XXIV.

Julie à Sophie.

26 Avril, au soir.

Je n'ai point dormi ; tant de sentimens violens m'ont agitée, que je crois le sommeil loin de moi pour long-tems : la soirée passée avec mon jeune ami, avait calmé les impressions de la journée ; mais rendue à la solitude, cette terrible idée de mon amie ensevelie sous terre, poussant d'inutiles et longs gémissemens, m'a épouvantée jusqu'à jeter des cris : ensuite la joie de la revoir le lendemain m'a causé une émotion non moins violente. Je crois que ma tête sera long-tems à se remettre dans son assiette ordinaire.

Nous venons cependant de passer une journée bien heureuse. Dès six heures du matin mademoiselle Bertaud est descendue pour savoir des nouvelles de la marquise, et si je pouvais entrer chez elle. Elle dormait encore; la nuit avait été tranquille, et plusieurs fois elle avait parlé avec toute sa connaissance.

Dès qu'elle fut éveillée je courus à son appartement. Le comte, qui m'attendait sur l'escalier, me remit sa lettre, et me somma de lui tenir parole. Ma gouvernante le fit passer par l'escalier dérobé; et quand j'entrai dans la chambre, je le vis tout établi au pied du lit de sa mère, dont les rideaux étaient bien fermés. Il voulut se lever, je lui fis signe de rester tranquille; sa vivacité me faisait trembler.

Je me suis approchée du lit de la malade: elle m'a dit quelques mots;

et pour éviter qu'elle parlât, je me suis placée auprès de la cheminée du côté le plus éloigné d'elle.

De là je voyais mon jeune ami, et pouvais veiller sur ses mouvemens. Il me regardait avec une expression qui peignait bien la tendresse qu'il a pour sa mère. Que sa sensibilité le rendait intéressant!

Après quelques momens de ce langage muet, mais bien expressif, la marquise m'appela. — Julie, est-il arrivé des nouvelles de mon fils? Pendant mon long sommeil j'ai cru le voir et l'entendre. A-t-il écrit? — Oui madame. — Lisez-moi donc vîte sa lettre; je ne puis lire moi-même.

Je suis sortie comme si j'allais la chercher. J'ai profité de ce moment pour me rassurer sur la crainte de l'arrivée du commandeur. Heureusement il était hors de la maison, et nous étions libres. — Quand je

rentrai, la marquise me dit : Vous avez été bien long-tems ; je meurs d'impatience d'entendre la lettre de mon fils. Je l'ouvris, et lus ces mots :

« Votre tendresse pour moi, maman, vous fera apprendre avec joie que la guerre ne se fera point cette année. Si je ne préférais pas votre repos à mes desirs, j'en serais désespéré ; mais, je le jure, votre bonheur me paraîtra toujours préférable au mien. J'espère cependant que quand votre santé sera rétablie, vous serez moins livrée à l'inquiétude, et qu'alors vous serez bien aise que votre fils acquière de la gloire et se fasse une réputation.

« Je vous rejoindrai à la fin de septembre ; vous vous porterez bien, et je jouirai de vos bontés et de vos douces caresses.

« Ah ! maman, comme elles me

sont chères ! La seule idée de ce bonheur échauffe mon imagination au point qu'il me semble déjà être auprès de vous. Je crois entendre mon aimable sœur qui vous lit ma lettre. Que ne donnerais-je pas pour être à sa place ! Elle vous voit ; vos regards sont tournés vers elle ; vous lui parlez, et moi je suis ici comme si je n'existais pas pour vous. Ma seule ressource est d'écrire. Ma situation est bien pénible ; mais il faut obéir à ce que la raison ordonne : il y a des devoirs difficiles à remplir.

« Adieu, maman ; recevez les respects d'un fils qui vous aime uniquement. »

La marquise écouta la lettre sans m'interrompre ; mais ayant demandé qu'on la lût une seconde fois, elle s'écria dès les premières lignes : Dieu a voulu que je fusse heu-

reuse avant de mourir; je n'ai plus à craindre pour la vie de mon fils.

Mon jeune ami ne pouvait plus se contenir : il pleurait, levait les yeux au ciel, serrait les rideaux du lit. Leur mouvement pouvait être aperçu de la malade. Je craignais ; j'étais attendrie : elle avait les yeux sur moi; je ne pouvais faire aucun signe.

Je m'efforçai pour continuer la lecture ; mais à l'endroit où le comte dit qu'il se croit auprès de sa mère, la marquise se leva sur son lit avec une force surprenante. — Que n'est-il auprès de moi comme il le souhaite ! qu'il m'apparaisse, que je le serre dans mes bras, et je serai guérie à l'instant !

A ces mots, mon jeune ami n'est plus maître de lui; il tire les rideaux, se jette à genoux aux pieds du lit, en disant : Maman, voici votre fils.

La marquise fit un cri, étendit ses bras vers lui, et ne put prononcer une seule parole.

Je craignis qu'un si grand saisissement ne lui coûtât la vie : mais en contemplant sa figure, toutes frayeurs disparurent ; l'idée de la mort était chassée par l'image de l'existence dans toute son énergie ; rien de si beau ne s'était offert à ma vue ; ce n'était plus une femme, c'était un ange dans la béatitude du paradis.

Quelqu'émue que je fusse d'une scène si touchante, je cherchais dans ma tête ce que je pourrais répondre aux questions que la marquise allait faire sur l'arrivée de son fils : ce soin était superflu. Dès qu'elle put parler, ce fut pour exprimer la joie de le revoir, sans s'embarrasser de savoir comme il était venu.

Mon cœur a été si exercé par ces

différentes scènes, que ma sensibilité s'en est accrue. La marquise m'est bien plus chère, mon jeune ami m'intéresse cent fois davantage, et je l'aime infiniment plus qu'hier.

Quand le calme eut succédé aux transports qui avaient agité la marquise, je lui appris que son fils avait eu la permission de revenir. — J'ai donc été bien mal ? — On en convint : mais, s'il est possible, on lui cachera toujours qu'on l'a tenue pour morte ; l'idée du danger qu'elle a couru empoisonnerait sa vie. Je ne puis y penser sans que la mienne en soit troublée ; et cette frayeur me poursuit pour tout ce que j'aime.

LETTRE XXV.

Julie à Sophie.

28 Avril.

La satisfaction de l'ame est un puissant remède ! La présence du comte a produit des miracles ; le rétablissement de la marquise fait des progrès si rapides, que les médecins en sont émerveillés.

Il est parti ce matin, ce fils si chéri : nous redoutions ce moment pour sa mère ; mais il lui est resté tant de plaisir de l'avoir vu dans un moment où elle ne l'espérait pas, qu'elle a soutenu cette seconde séparation avec beaucoup de courage.

J'ai été fort affectée en disant adieu à mon jeune ami : sa présence était si nécessaire à la marquise ! son absence va répandre la tristesse ici.

Les médecins ont dit que quand la malade aurait repris ses forces, on l'enverrait aux eaux. J'en suis charmée ; c'est un grand plaisir de voyager quand on n'a encore rien vu.

J'avais l'ame trop agréablement occupée en écrivant ma dernière lettre, pour songer à te parler du commandeur.

Il a la fièvre depuis deux jours : il garde le lit. Je n'ose me réjouir de son absence, à cause qu'il est malade. Je voudrais qu'il se portât bien à cent lieues d'ici. — Adieu, ma chère Sophie ; la marquise n'a plus la joie de voir son fils, je ne veux pas la quitter pour long tems. On m'apporte ta lettre ; je te quitte pour la lire. La tourière m'a joué le mauvais tour de la garder depuis hier. Elle m'a dit qu'elle avait eu tant de commissions, qu'il lui avait été impossible de venir.

LETTRE XXVI.

Sophie à Julie.

27 Avril.

J'AI été heureuse de ta joie, ma chère amie ; tous tes sentimens deviennent les miens. Quel prodige s'est opéré en faveur de la marquise ! J'en ai remercié le ciel, sans connaître cette digne femme : je l'aime pour ses vertus et sa tendresse pour ma meilleure amie. Tout ce qui s'est passé dans cette occasion ne sortira jamais de ma mémoire. Ce n'est pas au milieu des félicitations qui devraient seules remplir ma lettre, que je voudrais placer une remontrance ; cependant, ma chère Julie, mon amitié ne peut se taire sur le danger que vous avez couru par

votre imprudence. J'ai frémi en voyant pendant la nuit un jeune homme enfermé dans votre chambre. Si le commandeur, si un des domestiques l'eussent vu sortir, votre réputation était compromise.

Je crains cette aimable candeur, qui ne vous laisse jamais appréhender d'autres reproches que ceux de votre conscience. Il ne suffit pas, mon aimable amie, que les motifs d'une action soient purs, il faut encore examiner quel jugement en porteront les autres.

Les hommes ne voient que l'extérieur, et leurs jugemens, même les plus faux, ne sont point une injustice dont on ait droit de se plaindre, lorsqu'une apparence coupable les a fait naître. Pardon, ma chère Julie : vous avez tant d'avantages naturels sur moi, que vous pouvez aisément me passer ceux qui ne tiennent qu'à l'expérience.

LETTRE XXVII.

Madame de St.-Géran, à madame de Valville.

1.er Mai.

Mon long silence, ma chère comtesse, a dû vous apprendre à quel point j'ai été malade. On a désespéré de ma vie. J'ai dormi si longtems, ma faiblesse a été si grande, que tout ce qui s'est passé dans cet intervalle, ne laisse aucune trace dans ma mémoire. Cet espace est comme séparé de ma vie passée et présente ; je fatigue mon imagination pour y trouver une suite sans interruption, et il me semble toujours que je recommence à vivre : n'est-ce donc que par un souvenir sans discontinuité, que nous

sommes assurés d'être aujourd'hui le même être que nous étions hier? Je ne puis vous dire combien ma tête est fatiguée de rechercher pourquoi je ne suis plus au courant de mon existence. Laissons ces idées qui me tourmentent, pour vous parler de mon fils. Sa vue inopinée, les marques de son amour m'ont ramenée à la vie. Julie m'a rendu les soins d'une fille. Qu'il est heureux d'être aimé! Je continuerai demain; je ne pourrais encore écrire longtems de suite. Julie m'a dit qu'elle vous avait donné de mes nouvelles; mais je veux vous raconter tout ce qui s'est passé depuis mon retour à la vie.

2 Mai.

Ma tête est beaucoup plus forte aujourd'hui, et me voilà en état, ma chère Emilie, de vous raconter les marques d'attachement que j'ai

reçues de tout ce qui m'entoure. Quand il fut déclaré que j'étais hors de danger, tous mes domestiques voulurent entrer dans ma chambre, même ceux qui ne m'approchent pas quand je suis en santé; chacun voulait être assuré par ses yeux, qu'il n'y avait plus rien à craindre.

Vous peindre les transports et la vérité de leur joie, est impossible : quand ils m'auraient pleurée comme morte, elle n'aurait pas été plus vive.

J'entendis ce bon Antoine, qui disait en pleurant à un de ses camarades : Madame nous est rendue : c'est tout comme si Dieu m'avait conservé le plus cher de mes enfans.

Mon maître-d'hôtel et les gens d'office ont habillé six pauvres en réjouissance de mon rétablissement.

Les autres domestiques ont fait un beau feu d'artifice dans mon jardin.

Je leur ai envoyé trente louis en remerciement. Ils se sont fâchés : Pourquoi madame veut-elle nous ôter le plaisir de faire quelque chose pour elle ? il faut nous croire l'ame bien intéressée. Nos femmes, nos enfans vivent dans sa maison ; de quoi avons-nous besoin que de sa vie et de sa santé ? Qu'elle nous laisse donc nous réjouir à nos dépens, sans nous humilier en croyant que nous n'agissons pas par le cœur, mais pour avoir une récompense.

Je priai Julie, qui m'avait rendu ce discours, de retourner leur dire que j'acceptais tout ce qu'ils avaient fait pour moi ; et que la bonté de leur cœur m'avait attendrie jusqu'aux larmes.

Quoi que vous en disiez, ma chère amie, les richesses sont un grand avantage, puisqu'elles mettent à portée, en faisant des heureux, d'attacher tant de monde à soi.

Les hommes les plus désintéressés n'en sont pas moins sensibles aux bienfaits ; et quelle source d'attachement que la reconnaissance ! Dans une fortune médiocre, sans doute, j'aurais bien traité tous ceux qui auraient été dans ma dépendance ; mais auraient-ils connu jusqu'à quel point je désirais qu'ils fussent heureux !

Eh ! pour une mère quelle différence que ses enfans dans les premières années, où ils sont abandonnés aux soins domestiques, entendent bénir son nom et ses bienfaits, au lieu d'entendre murmurer contre son économie ! — Car, quelque bonté qu'on ait, il est bien difficile de ne pas faire des mécontens, quand on est forcé à mesurer ses dépenses.

Mon fils, en commençant à vivre au milieu de ceux que j'avais obligés, a reçu, pour première idée,

l'amour qu'il devait à sa mère.

Dans toutes les classes de la société, les richesses donnent les moyens d'être aimé. Une bonne maison rassemble des amis aimables, dont on serait resté ignoré, si on eût vécu dans l'indigence. Et qui, dans ce cas, aurait connu le desir que vous aviez d'obliger? Qui auriez-vous attaché par la reconnaissance? Votre bonté serait restée cachée au fond de votre cœur. Elle eût été un secret peut-être pour vous-même; car c'est la puissance d'exercer les vertus qui les développe dans toute leur étendue. Que, sous ce point de vue, la fortune est désirable! elle exerce et augmente la sensibilité.

Vous rappelez-vous ma jeune parente que je perdis il y a deux ans? je puis vous dire maintenant qu'elle n'existe plus; le bonheur qu'elle m'a procuré avant que nous fus-

sions en aucune liaison ensemble. Elle était au couvent depuis son enfance, je ne l'avais vue qu'une fois; elle m'écrivit pour me prier, comme parente, d'assister à sa profession. Cette cérémonie m'a toujours affligée : cependant je ne voulus point la refuser; mais, désirant savoir si c'était une véritable vocation qui la déterminait, je me rendis auprès d'elle, la veille du jour où son sacrifice devait être consommé. A mes premières questions, ses larmes coulèrent, c'était le manque de fortune qui la décidait à prendre un parti pour lequel elle avait de la répugnance.

Je l'arrachai à des liens qu'elle détestait. Il fallait dix mille francs et une modique pension, pour la faire recevoir chanoinesse. Ses parens étaient hors d'état de les donner. Quel bonheur pour moi de lui rendre la liberté ! Ce service si

grand pour elle, et qui me coûtait si peu, m'en fit une amie qui m'adorait.

Dans une fortune ordinaire, j'aurais été réduite à la plaindre ; je n'aurais point acquis son amitié, mes vœux et mes regrets n'auraient été qu'une présomption bien faible que, dans une autre position, j'aurais agi comme j'ai fait.

Il n'y a que vous, ma chère Emilie, qui m'ayez rendu la fortune un sujet de peine, en refusant de la partager avec moi.

Est-il juste ? est-il convenable que des parentes, des amies intimes aient un sort si différent ? Comment vous arrêtez-vous davantage à de fausses délicatesses, qu'à la certitude d'affliger votre meilleure amie ?

Ce n'est pas sans dessein que j'ai fait l'éloge des richesses ; je voudrais vous détacher de votre système

de pauvreté. Ne regretterez - vous pas, en voyant les plaisirs qu'elles me donnent, de me priver de celui qui me serait mille fois plus sensible que tout ce qu'elles m'ont fait goûter ? N'est-il pas cruel, mon amie, de me condamner à ne jouir qu'à demi, en refusant de partager mes jouissances !

Mais qu'aurez-vous à répondre à ce que je vais vous dire ? — Dans le tems où ma maladie me menaçait d'une fin prochaine, j'ai fait des dispositions qui auraient apporté quelques changemens au sort de ma chère Emilie : voudrait-elle me faire regretter de vivre, toutes les fois que je songerai que ma vie est cause que son infortune continue? Si vous m'aimez, ma chère Emilie ; vous ne rejeterez point ma dernière volonté, vous y auriez obéi en versant des larmes : pourquoi vous y refuseriez-vous, dans la joie d'avoir

conservé votre amie ? Pendant ma maladie, cette idée me donnait quelques consolations, maintenant elle me rend heureuse ; ne me refusez pas, ma chère Emilie, je vous en supplie.

LETTRE XXVIII.

Madame de Valville, à madame de Saint-Géran.

6 Mai.

Quoique j'aie déjà exprimé, dans mes réponses à mademoiselle de Saint-Olmont, le bonheur que je sens de vous voir rappelée à la vie, je ne puis, ma chère amie, cesser de vous en parler; le retour de votre santé a répandu la joie sur tous les momens de ma vie. — Comme les dispositions de notre ame changent tous les objets! C'est une véritable magie. Ce qui m'était indifférent, me plaît. Ce qui m'ennuyait, m'intéresse : tout me fait plaisir. Mes voisins me paraissent aimables; et ceux que je trouvais importuns,

sont reçus comme des amis : j'ai une si grande nouvelle à leur apprendre ! — Le ciel m'a rendu mon amie.

J'entre dans les plus grands détails, je les rappelle pour ajouter une circonstance omise, ou pour appuyer sur un sentiment qui n'a pas été assez développé.

Je l'ai bien éprouvé ; quand on a besoin d'épancher son ame, il suffit d'être bien écouté.

Mon bon curé m'entend répéter cent fois les mêmes choses, sans jamais paraître s'en lasser ; il vous a vue, et c'est assez pour m'entendre et pour s'associer à mes sentimens.

L'attachement de vos domestiques m'a vivement touchée.

Il vous sied bien, ma chère amie, de faire l'éloge des richesses, elles sont entre vos mains le dépôt du bonheur de tous ceux qui vous approchent. Ce n'est pas à vous qu'on

peut nier la réalité des jouissances qu'elles procurent ; mais si je vous en crois sur les avantages d'une situation dont vous connaissez si bien les plus douces jouissances, croyez-moi, à votre tour, sur les douceurs que peut offrir la position où je me trouve, et dont je connais mieux que vous toutes les ressources ; et, en cessant de vous affliger pour moi, d'une pauvreté qui ne m'afflige point, cessez de chercher à me délivrer d'un malheur qui n'existe pas pour moi.

Je suis touchée de votre amitié jusqu'au fond du cœur ; mais je ne puis avoir une condescendance qui blesserait ma délicatesse, sans ajouter à mon bonheur.

Sans doute, je blâme l'orgueil qui rejette des secours nécessaires, offerts par l'amitié ; mais je condamne bien davantage la faiblesse de recevoir le superflu, c'est voler

l'indigence. Il y a bien plus de malheureux que vous ne pourriez en secourir.

Ne parlons donc plus, ma chère amie, d'un desir qui mérite toute ma reconnaissance; mais auquel je ne céderai jamais. Ne regrettez pas tant de me voir privée des jouissances de la richesse : si je vous disais que j'ai pour m'en dédommager, celles de la pauvreté ! Il est clair que je n'entends pas ici qu'il soit question de cette pauvreté qui prive des choses nécessaires au soutien de la vie ; celle-là est un très-grand malheur.

Je parle de la pauvreté relative à l'état dans lequel on est né, qui laisse au-dessous de ses égaux, et souvent de ses inférieurs, qui oblige à la plus sévère économie, prive des plaisirs qu'on goûte dans le monde, et de tout ce que l'opulence seule peut procurer.

Je soutiens que cette pauvreté est la source de mille sentimens délicieux, que les riches sont condamnés à ne jamais éprouver.

Si leurs jouissances sont bien plus étendues que celles des pauvres, elles sont aussi bien moins intimes : par exemple, dans l'exercice de la bienfaisance, qui est le plus grand avantage que la fortune puisse procurer, les riches en connaissent-ils les vrais plaisirs ? En donnant, ils ne se privent de rien. Ce n'est pas à eux qu'il est accordé de jouir de cette douce satisfaction qui naît d'une bonne action.

Le riche fait distribuer ses aumônes ; il ne connaît pas les malheureux qu'il soulage. Le tableau de la misère n'a point frappé ses sens : comment pleurerait-il de joie, en voyant celui qu'il a tiré de l'infortune ?

Toutes les jouissances du riche sont métaphysiques, toutes celles du pauvre sont individuelles, et par conséquent bien plus profondes.

Mon voisin, le comte D..., fait détruire à grands frais les magnifiques jardins plantés par ses ancêtres; avec de plus grands frais encore, il y substitue un parc anglais. L'invention, le dessin, rien ne lui appartient, par-tout son argent le remplace; il montrera quelquefois ce parc, et ne s'y promenera jamais; on louera son goût, et il ne jouira point d'un éloge qui ne lui appartient pas.

Et moi, quand j'ai fait tracer un sentier dans mon petit bois, j'y songe en m'éveillant, j'y cours dès que je me lève, et cette nouvelle promenade devient un sujet d'intérêt.

Le comte a des potagers superbes, et les légumes qui y viennent ne lui font pas plus de plaisir que ceux du

marché ; il ignore même d'où ils viennent.

Au contraire, la laitue que j'ai semée, le chou que j'ai planté, sont pour moi quelque chose ; je vais les voir croître, j'attends leur maturité. Le premier verdit au retour du printems ; les fleurs qui commencent à paraître, sont une nouvelle dans la maison. Vous savez comme toutes mes allées en sont bordées ; il n'en est pas une que je ne connaisse particulièrement ; et je vous assure que tout cela est bien plus réellement à moi, que les magnifiques jardins du comte ne sont à lui.

Les plaisirs de la propriété ne sont bien sentis que par les petits propriétaires : posséder peu est une raison de posséder mieux. Je vous parlerais bien encore des plaisirs de l'économie, si je ne craignais que vous n'eussiez quelque peine à les comprendre ; mais j'en ai

d'autres encore, et qui sont bien à votre portée.

Vos domestiques vous aiment. Peuvent-ils s'empêcher de vous adorer ; vous les comblez de biens. Mais si vous étiez dans l'impuissance de récompenser leurs soins, et qu'ils vous restassent fidèles, ne seriez-vous pas encore plus touchée de leur attachement ?

Une des jouissances de ma mauvaise fortune, est le zèle et l'amitié du petit nombre de personnes qui sont à mon service : rien d'étranger à moi ne se mêle à leurs sentimens. Thérèse, qui m'a élevée, et sa fille, compagne de mon enfance, ont refusé des places qui leur assuraient un sort. Rien ne pourrait les déterminer à me quitter.

Quand je vois leurs soins empressés, je me dis : aucun espoir de récompense ne les anime ; je dois tout à l'attachement.

Il est vrai que quelquefois l'impuissance de leur donner me chagrine; mais tant que je vivrai, ils ne seront pas malheureux, et après moi ils auront de quoi vivre.

C'est un secret dont ils ne peuvent se douter; car personne ne sait que j'ai libéré le bien que mon mari avait engagé : ainsi tout est pur dans les sentimens qu'ils me témoignent.

Ne pouvant être libérale, il arrive tout naturellement qu'on reconnaît les services par des services et des marques de sentiment : cela forme un intérêt particulier entre ceux qui rendent les services et ceux qui les reçoivent, qui a quelque chose d'aimable.

Ce genre d'intimité avec ce qui les approche, ne peut être connu des riches : toute la générosité étant de leur côté, ils ne sont jamais dans le cas de la reconnaissance.

Quand mes affaires me forcèrent de passer deux ans à Paris, j'étais logée dans un faubourg, sans carrosse, sans ménage, et il naissait de ces privations mille choses satisfaisantes pour mon cœur.

J'étais obligée à toutes les personnes qui venaient me chercher. On ne songeait qu'à me procurer des plaisirs, tandis que je ne pouvais en procurer à personne. Souvent, le soir en rentrant, je disais à Thérèse : Que je suis heureuse, ma bonne amie, d'être pauvre ; si j'étais riche, je ne serais pas aussi sûre d'être aimée.

Ne me plaignez donc plus, ma chère amie ; je suis aussi heureuse que vous. L'une de nous jouit du plaisir d'inspirer la reconnaissance, et l'autre de toute la douceur qu'on éprouve à la sentir. Chaque situation a ses avantages ; et c'est un hommage à rendre à la providence,

que de les reconnaître et de s'appuyer sur ceux dont elle a fait notre partage.

Ma vie est calme ; je n'ai aucun chagrin ; et si quelquefois des peines dont le souvenir ne peut être effacé, même par le tems, viennent troubler ma paix habituelle, je vais voir les malades ou les affligés qui sont dans mon village; et je ne sais comment cela se fait, en les consolant, je sens que Dieu me console, et je rentre gaiement chez moi.

Votre absence est encore une grande peine ; mais ma récolte, qui sera superbe cette année, me mettra en état d'aller vous voir, si votre santé ne vous permet pas de venir. Si vous saviez avec quel intérêt je vois l'abondance dans mes prés !

En les considérant, je me dis : Voilà les moyens qui me mèneront auprès de la meilleure et de la plus aimée de toutes les amies.

LETTRE XXIX.

Julie à Sophie.

8 Mai.

La santé de la marquise se rétablit à vue d'œil, et nous menons la vie la plus douce. Je ne regrette que le plaisir de te voir. Il ne m'a pas été possible de me rendre au couvent. Plusieurs fois madame de Saint-Géran m'a offert de m'y faire conduire ; mais comment la laisser seule avec son terrible beau-frère. Enfin il est parti ce matin, et j'en remercie le ciel à tout moment. Quelle affliction qu'un tel parent ! Il ne nous quittait point, et passait des heures à gronder la marquise d'avoir été malade : c'était une folle sensibilité qui l'avait conduite aux

portes de la mort; il était bien tems à son âge de devenir raisonnable; son fils serait un pauvre sujet, aussi faible que sa mère. Ensuite il faisait l'énumération de tous les égaremens dans lesquels il devait nécessairement tomber. Enfin, il était clair qu'il ne restait auprès d'elle que pour la tourmenter.

La douceur de la marquise semblait l'aigrir davantage. Si, pour la soulager, je hasardais quelques mots, ils étaient repoussés avec brusquerie. Enfin, épuisé d'avoir harcelé la plus aimable des femmes, vous croyez qu'il sortait, point du tout; il s'arrangeait dans un fauteuil pour dormir à son aise; et quelque bruyant que fût son sommeil, il ne nous rassurait pas pour causer en liberté; car nous savions bien qu'il était capable de faire semblant de dormir pour nous écouter. A la place de madame de Saint-

Géran, je ne serais pas aussi patiente; mais il lui est impossible de se mettre en colère. Que voulez-vous ? me dit-elle, il n'est ici qu'en passant; je ne veux point l'irriter à cause de mon fils; et il m'en coûterait plus pour m'emporter de manière à le faire taire, qu'il ne m'en coûte pour l'écouter. Dieu merci il est parti; je ne saurais trop le redire, tant cette vérité m'est agréable.

Il est décidé que nous irons aux eaux de Coterets vers le mois de juin : je me fais un grand plaisir de ce voyage. — Hier, il m'est arrivé quelque chose d'assez extraordinaire. En ouvrant mes heures, j'ai trouvé sur le revers d'une image, des vers tendres qui m'étaient adressés. Qui peut les avoir écrits ? Ce livre ne sort pas de ma chambre. Je n'ai pu m'empêcher de les lire à l'église. A mon retour, j'ai fait part à la marquise d'une aventure qui

pique ma curiosité. Elle m'a conseillé de n'en parler à personne, pas même à ma gouvernante.

Les vers lui ont paru jolis ; mais elle condamne la hardiesse de celui qui les a envoyés. Ce jugement, je l'avoue, m'a étonnée. Je ne vois rien que d'obligeant dans ce procédé, qui choque la marquise. Se cacher annonce la modestie, et prouve le respect. Elle en juge autrement ; il faut la croire : sa vertu est toujours si indulgente, qu'on ne peut se refuser de suivre ses avis. Je voudrais pourtant connaître l'auteur de ces vers. J'aurais désiré de te les envoyer ; mais madame de Saint-Géran m'a priée de trouver bon qu'elle les gardât. Il ne lui paraît pas convenable qu'ils restent entre mes mains ; et je suis sûre, a-t-elle dit en souriant, que vous ne les brûleriez pas : d'ailleurs ce serait dommage. Adieu, ma chère

Sophie ; il y a bien des jours que je n'ai reçu de vos lettres. Quand j'envoie, on me fait dire que vous êtes occupée, et que vous m'écrirez bientôt. Je t'embrasse, car ce *vous* me gêne.

LETTRE XXX.

La même, à la même.

12 Mai.

Je n'ai reçu aucun éclaircissement au sujet de mon aventure. J'étais impatiente de retourner à l'église ; la fête de mercredi m'en a fourni l'occasiou. Je n'ai rien vu qui pût satisfaire ma curiosité. J'avais malgré moi des distractions ; je regardais de tous côtés, et ne voyais personne qui parût songer à moi. En sortant de la messe, une marchande de fleurs me pressa fort de prendre un bouquet. Un seul pouvait me tenter : il était composé de petites roses et d'épine. Je le pris ; mais quel fut mon étonnement quand, en le déliant, parce qu'il était trop

gros pour être porté , j'en vis tomber une petite lettre bien ployée, qui contenait ce que je vais vous dire :

« En ne me faisant point connaître , mademoiselle , je puis , sans blesser votre délicatesse , jouir du bonheur de vous dire que je vous adore. C'est la présomption qui blesse ; et celui qui n'a pas même la hardiesse de paraître , ne peut offenser. Quand on se cache , n'est-ce pas avouer qu'on est sans espoir ? et quelle femme pourrait être irritée d'un semblable hommage ? — Souffrez donc , aimable Julie , que je vous apprenne qu'au premier moment où je vous vis , mon cœur reconnut que vous seule pouviez le toucher.

« Ce fut à ce bal où vous fîtes tant de bruit : on louait , on admirait votre beauté. Je vous vis , et ne sus

pas si vous étiez belle : je fus trop touché pour vous admirer. Je me dis : Voilà l'objet qui manquait à mon ame, et je me sentis heureux de vous avoir rencontrée. Vous avez un charme bien supérieur à la beauté : il vous assujétira tous les cœurs ; mais j'ai la vanité de croire que personne n'en sentira la puissance aussi vivement que moi.

« Ne croyez pas cependant que je me fusse livré comme un insensé aux sentimens que vos charmes m'avaient inspirés, si je n'eusse pas su que l'extérieur le plus séduisant était, comme je l'avais prévu, l'image d'une belle ame.

« Je me suis refusé de vous parler de mes sentimens tant qu'a duré le danger de votre estimable amie. Un jour j'emploierai sa protection auprès de vous pour obtenir le bonheur de ma vie : mais le tems de me faire connaître n'est pas ar-

rivé... Soyez assez généreuse, Mademoiselle, pour plaindre un malheureux qui vous aime, qui est forcé de se dérober à votre vue, et qui, en se montrant, désespérerait de vous plaire ; car qui peut avoir bonne opinion de soi quand il vous a vue ? »

Je portai ce billet à la marquise, qui observa qu'il fallait que la marchande de bouquets fût dans le secret. C'était me compromettre. Elle en fut fâchée. Cependant cette lettre est trop respectueuse, et celui qui l'écrit n'a point le ton d'un étourdi : que penser de cette aventure ?

Nous passâmes en revue ceux qui m'avaient montré le plus d'empressement au bal ; nous songeâmes au chevalier dont les soins pour moi avaient produit une scène si fâcheuse pour cette jeune dame.

Mais il est présomptueux et fat ;

ce ne peut être lui. Après avoir vainement cherché, madame de Saint-Géran m'exhorta à ne plus penser à ces galanteries, et sur-tout à ne jamais rien tenter pour en découvrir l'auteur. Je lui obéirai sur le dernier point; pour l'autre cela m'est impossible; car, malgré moi, j'y rêve sans cesse. Le comte a écrit; ses lettres sont tendres, naïves, charmantes; il y a toujours des choses très-obligeantes pour moi.

Adieu, ma chère Sophie; vous me négligez bien : n'ayant pu depuis long-tems aller causer à votre parloir, il est cruel de ne pas m'en dédommager.

FIN DU PREMIER VOLUME.



